

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 21.
Jeudi 27 Août 1908.
TOUS LES JEUDIS
16 PAGES
L'ÉPATANT
5c
Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)
POUR LA FAMILLE
ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province...... 3 fr. 50 —
Étranger...... 5 francs —
DÉPOT LE
Seine
N°
LES TRIBULATIONS D'ISIDORE POILAUNEZ
Isidore Poilaunez, qui avait un penchant pour l'équitation, s'était engagé dans la cavalerie.
C'est avec un sensible plaisir qu'il changea son complet de la *Belle Jardinière* contre l'uniforme de dragon.
Mais, dès les premiers jours, Poilaunez s'aperçut que tout n'était pas rose dans le métier, surtout quand il fallait ramasser les *marrons*...
...ou bien laver le visage à *Cocotte*. Ces quelques petits inconvénients refroidirent sensiblement son enthousiasme.
Et lorsqu'il eut goûté les douceurs du *tape*, autrement dit couru pendant des heures sans étriers, dans le manège, il fut bien vite dégoûté du métier.
L. FORTON
Car celui-ci commençait à lui entrer dans la peau sous forme de furoncles, plus ou moins bien placés. Au bout de quelques jours, le pauvre Poilaunez du dos en marmelade

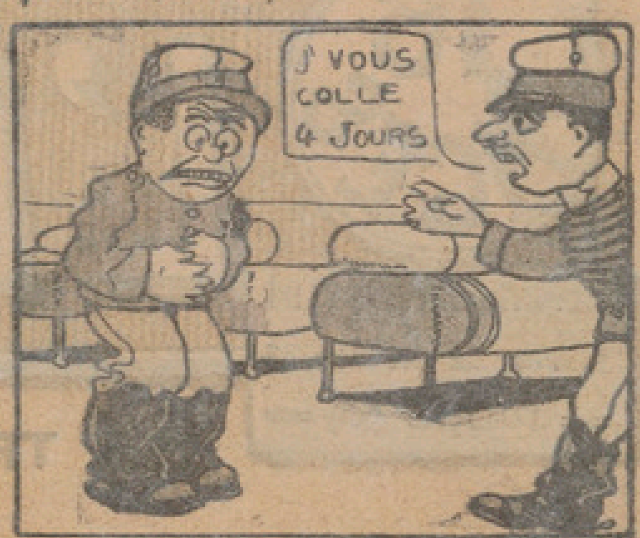
LES TRIBULATIONS D'ISIDORE POILAUNEZ (Suite.)



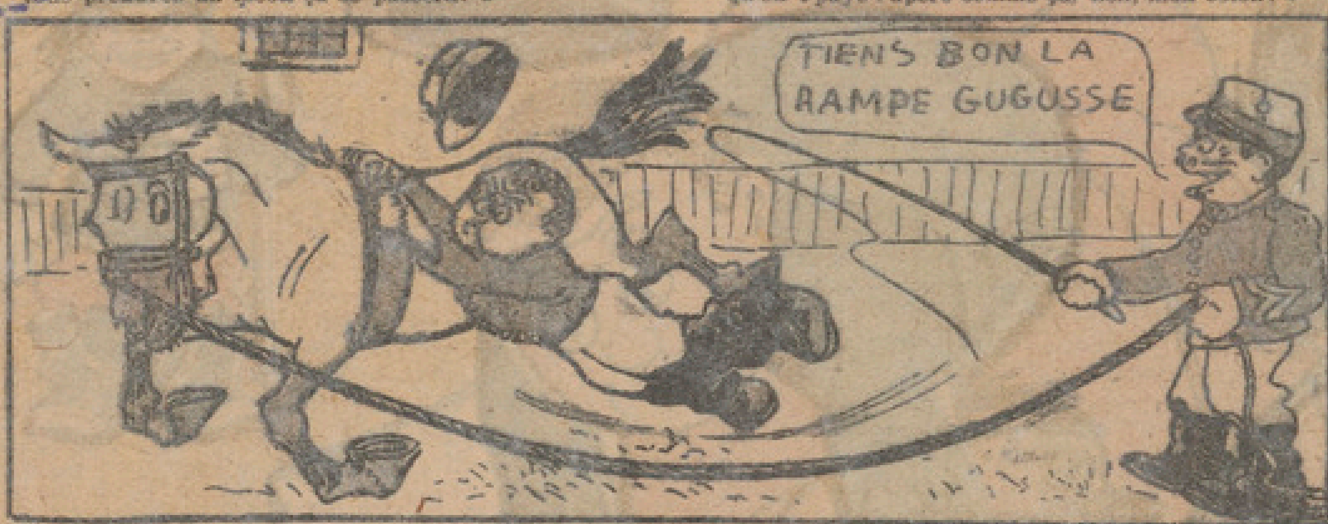
Un matin il se rendit donc à la visite pour essayer de *couper* aux exercices de manège. « Qu'est-ce que vous avez ? hein, quoi des furoncles, c'est bien, vous prendrez un *ipéca* ça se passera. »



Le malheureux Isidore dut prendre le remède. « Tiens, mon ieux, rince-toi les boyaux avec ça, lui dit goguenard le cabot infirmier, t'en as d'la veine qu'on t'paye l'apéro comme ça, hen, mon colon ! »



Ayant bu l'*apéro*, Poilaunez monta à la chambre en se tenant l'estomac. Sur ce, le maréchal des logis entra dans la chambre : « Qu'est-ce que vous fichez là, pendant que les autres sont au manège ! »



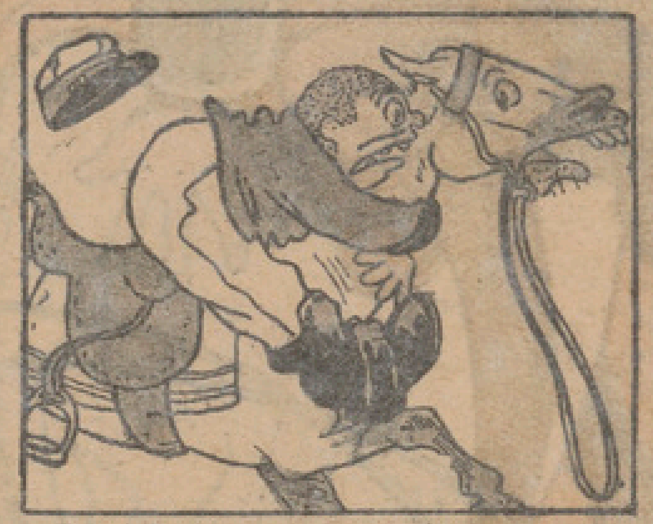
Se tenant le ventre d'une main et le derrière de l'autre, Poilaunez se rendit en soupirant au manège, pour prendre part aux exercices de voltige. « Allons là, une, deux, à terre ! . à cheval ! Vas-y, Nénesse, ça t'fra descendre ton Ipéca, mon vieux, et y a rien d'meilleur pour les furoncles ! » Pendant une demi-heure, Poilaunez connut les joies de la voltige en cercle.



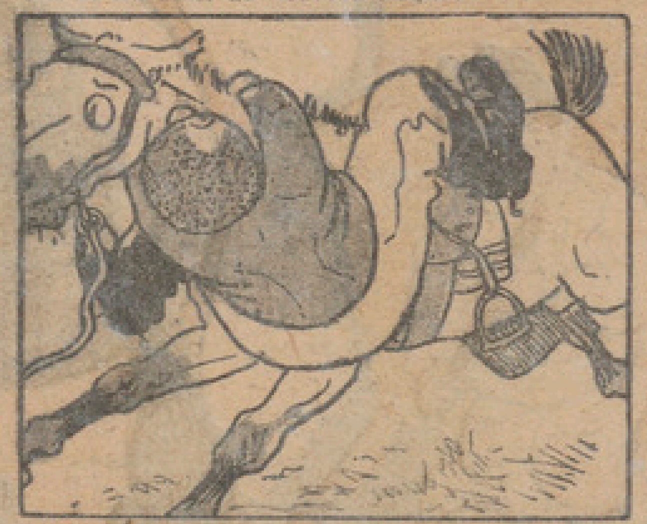
Puis il vint s'aplatir sur le sol du manège. « Ben mon ieux, t'as l'chic pour saluer le public après avoir terminé ton *numéro*, lui dit le brigadier narquois, on voit qu't'es d'la partie, c'est pas possible, t'as dû travailler au Nouveau-Cirque ! »



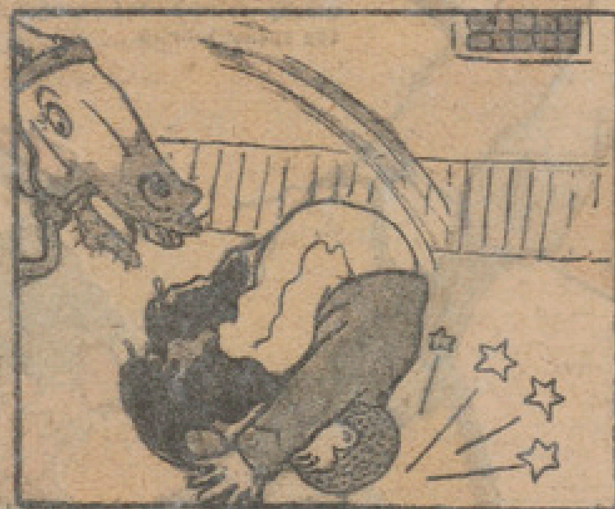
Ces compliments ne flattèrent nullement l'amour-propre de Poilaunez. C'était le moment des *classes à cheval*, et Isidore ne se sentait pas du tout à son aise. « Dites donc, est-ce que vous vous croyez à Longchamps, pour monter à l'*américaine*, lui cria le sous-off, c'est pas une raison parce que vous avez été jockey, qu'il faut venir faire des épates ici. »



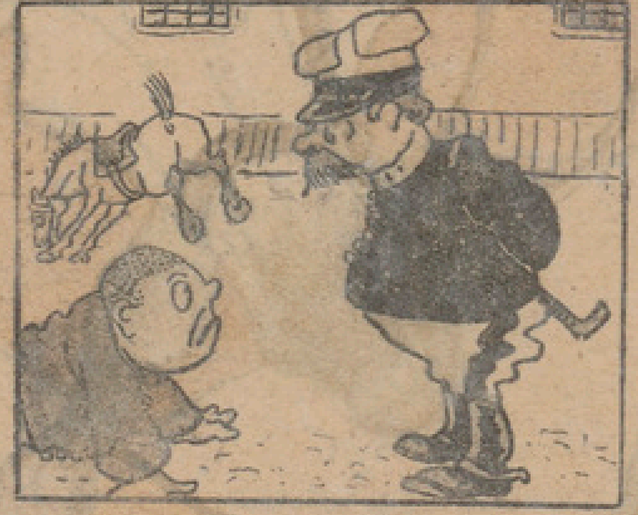
Hélas ! Poilaunez qui, avant d'être soldat, était employé chez Potin pour brosser les pruneaux à l'étalage, aurait préféré cent fois être derrière son comptoir que d'être sur un canasson, ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de donner à sa monture des marques d'excessive tendresse.



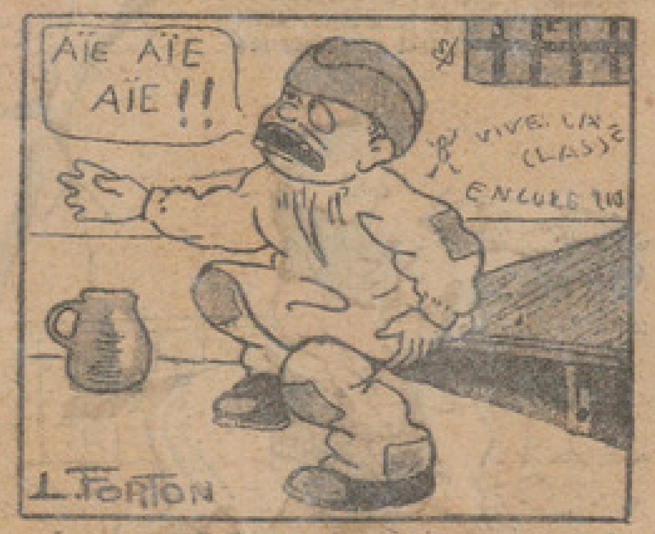
Bref, ayant perdu son *assiette*, Poilaunez vida complètement les étriers et se cramponna désespérément au cou de son cheval qui partit au galop tandis que le sous-off furieux hurlait de toutes ses forces : « Regardez-moi ça ! non mais regardez-moi ça, y s'croit à l'Hippodrome, ce lascar-là ! »



Finalement, le malheureux cavalier fut obligé de lâcher prise, et vint faire le saut périlleux au beau milieu du manège.



Poilaunez tomba juste aux pieds du capitaine Dugrognon, qui se trouvait au milieu de la piste. « Scrongnieu ! qu'vous fichez là, avez fini d'faire la grenouille ? s'pèce d'abruti, vous coucherez à la boite ce soir, ça vous apprendra de descendre de cheval avant le commandement ! Allez ! rompez ! »



Le pauvre Poilaunez fit connaissance avec la salle de police et, malgré tous ses efforts, il ne put trouver *le fil de la planche*, ce qui l'obligea à rester debout toute la nuit à cause de son furoncle ! Alors Isidore envoya à tous les diables la cavalerie, les dragons, l'équitation et tout le tremblement, ces premiers débuts l'avaient complètement dégoûté du métier. Et il murmura avec amertume : « Dire que j'me suis engagé pour monter à cheval ! »



M. Rygnold, riche propriétaire, était assis dans le cabinet de Cyril Clark, un des meilleurs détectives de Londres.

— Le cas est curieux, disait-il, et apparemment très ordinaire, mais c'est justement le peu d'importance et la singularité du vol, qui me font croire qu'il y a autre chose là-dessous. Aussi, me suis-je décidé à venir vous demander si vous pouviez trouver le voleur et découvrir le but de son étrange opération.

— Vous dites qu'il n'a pris seulement que trois lettres prêtes à être mises à la poste?

— Oui, c'est tout.

— Votre valet de chambre a dérangé le voleur, m'avez-vous dit ?

— Pas exactement dérangé, car l'homme avait évidemment terminé, et était sur le point de partir lorsque James le vit. Alors, il s'enfuit par la porte vitrée qui donne sur la pelouse et nous le perdîmes de vue. Il partit si précipitamment qu'il perdit son pardessus.

— Son pardessus !... dit Cyril Clark. Et vous n'avez trouvé dans ce vêtement aucun indice qui puisse nous mettre sur les traces de cet homme?

— Non, rien, les poches étaient absolument vides.

— Mais n'y a-t-il pas le nom et l'adresse d'un tailleur?

— Non, il n'y a aucun nom dans le pardessus.

— C'est dommage !... murmura le détective.

Il réfléchit pendant un instant, tout en fumant doucement sa pipe.

— Dites-moi, dit-il soudain. Qu'y avait-il dans les lettres qui ont été volées? Contenaient-elles de l'argent, chèques, bank-notes, ou autres valeurs?...

— Non, pas du tout, répondit M. Reynold, deux d'entre elles étaient des lettres d'affaires, et la troisième était adressée à un ami.

— Vous rappelez-vous comment elles étaient signées?

M. Reynold réfléchit pendant quelques instants et répondit :

— Les deux premières étaient signées Edward Reynold, et l'autre simplement de mes deux initiales : E. R.

— Comment signez-vous vos chèques?

M. Reynold regarda le détective, étonné.

— Pourquoi me demandez-vous cela? s'informa-t-il.

— Parce que, la seule raison pour laquelle ces lettres ont été volées, est que le voleur avait besoin de votre signature pour commettre un faux, répondit Cyril Clark.

— Ces lettres étaient-elles signées comme vous signez vos chèques?

— Oui, les deux lettres d'affaires étaient signées exactement de la même façon ! répondit M. Reynold.

— Quelle est votre banque?

— La banque d'Angleterre.

— Je crois qu'il n'y a guère de chance d'arrêter le voleur, monsieur Reynold, dit Cyril Clark. Vous voyez, il a déjà eu largement le temps de passer un chèque. Le vol a eu lieu hier soir et il est à présent deux heures passées, l'homme n'aura sûrement pas perdu de temps!

— J'en ai bien peur, murmura M. Reynold. Néanmoins, voulez-vous vous occuper de cette affaire?

— Volontiers, répondit le détective. Pour commencer, je voudrais bien voir la pièce dans laquelle le vol a eu lieu.

— Tout de suite si vous voulez, mon auto est à la porte, proposa M. Reynold.

Quelques instants après, les deux hommes filaient vers Kensington Garden, où habitait le rentier.

— Votre valet de chambre n'a-t-il pas vu la figure du voleur? demanda Cyril Clarck.

— Non, malheureusement ! répondit M. Reynold.

A ce moment l'automobile, étant arrivée à destination, s'arrêta, et les deux hommes passèrent dans la pièce où le vol avait été commis.

— C'est ici mon cabinet de travail, dit le propriétaire. Le voleur était probablement au courant de cela. Il a fracturé ce bureau, ajouta-t-il en désignant le meuble en question.

— Et il s'est enfui par ici, n'est-ce pas? demanda Cyril Clark en montrant la porte vitrée qui donnait sur la pelouse.

— Oui, répondit M. Reynold.

Le détective sortit et n'eut pas de difficulté à suivre la trace du voleur à travers le jardin, jusqu'au mur en brique que l'homme avait escaladé.

— Il n'y a pas grand'chose qui puisse vous aider, n'est-ce pas? dit tristement M. Reynold.

— Je voudrais bien voir le pardessus que le voleur a laissé, dit Cyril Clark ; peut-être que cela me sera plus utile.

M. Reynold et le détective rentrèrent dans la maison et le pardessus fut apporté.

Cyril Clark le posa sur une table, et l'examina minutieusement. Pendant près de vingt minutes, il ne dit pas un mot.

— Eh bien? dit M. Reynold, lorsque Cyril Clark eut terminé son examen, c'est bien comme j'ai dit, n'est-ce pas? les poches sont vides, et il n'y a rien qui puisse vous aider !

— Au contraire, répliqua le détective avec calme, ce pardessus m'a été d'un très précieux concours. Le voleur habite Sheperds Bush, c'est un jeune homme très agile, ayant environ cinq pieds de taille. Il est employé chez un courtier en grains et fume des cigarettes turques. Il s'est fait couper les cheveux tout récemment ; sa situation financière n'est pas très brillante, mais il prend très soin de sa personne.

Comme Cyril Clark donnait tous ces détails, une expression de surprise se peignit sur la figure de son interlocuteur.

— Comment avez-vous fait pour deviner tout cela? s'écria-t-il, étonné.

— C'est très simple, répondit le détective. Ainsi, j'ai la conviction que notre voleur habite Sheperds Bush, parce que dans le parement de la manche droite du pardessus j'ai trouvé plusieurs billets d'autobus, de Sheperds Bush à Charing-Cross. J'en conclus donc qu'il fait chaque jour ce trajet.

— Oui, oui, je vois, s'écria M. Reynold. Je n'ai jamais eu l'idée de regarder dans les parements de ce vêtement ; continuez, continuez.

— Il est évident que c'est un homme très agile, sans quoi il n'aurait certainement pas pu escalader le mur de votre jardin. Je suppose qu'il doit mesurer environ cinq pieds à cause de la longueur du pardessus qui est de la forme de ceux qui tombent ordinairement jusqu'aux genoux. Quant à être employé chez un courtier en grains, ceci est évident, car dans le fond de ses poches, j'ai trouvé de nombreux grains de blé, seigle, avoine et orge. Je dis qu'il s'est fait couper les cheveux récemment, parce que plusieurs petits cheveux adhèrent au col de velours. Le pardessus est d'une mode qui était en vogue il y a trois ans, et il est usé en différents endroits, ce qui me fait supposer qu'il ne doit pas être bien riche. La doublure est proprement rapiécée, et recousue en plusieurs endroits. Ceci prouve que l'homme est soigneux de sa personne, c'est très simple.

— Et qu'allez-vous faire, maintenant? demanda M. Reynold, de plus en plus étonné.

— Je vais m'informer de l'adresse des employés qui travaillent chez les courtiers en grains et qui habitent Sheperds Bush, de cette façon, j'espère trouver la trace de notre homme, ce sera long, mais il n'y a pas d'autre moyen.

Le détective rentra chez lui, changea de costume, et se dirigea vers Sheperds Bush, portant le pardessus sur son bras et ayant dans sa poche une liste d'adresses.

Il se présenta dans plusieurs maisons sous prétexte de rapporter le pardessus qui, disait-il, avait été oublié dans un restaurant mais aucun des employés qu'il visita ce jour-là, n'avait perdu son pardessus.

Le jour suivant, il recommença son manège, allant de maison en maison, et il faisait déjà presque nuit lorsqu'il frappa au 148, Seymour Road, où demeurait un certain M. Simpson. Le détective demanda après ce monsieur, à la dame qui vint ouvrir.

— M. Simpson demeure bien ici, dit la dame, mais, hélas! plus pour longtemps. Il est mort l'avant-dernière nuit.

— Comment! il est mort ! dit Cyril Clark, surpris.

— Oui, continua la brave femme. Il était rentré très tard et très énervé, il était à peine dans sa chambre, quand je l'entendis tomber. Lorsque je pénétrais dans la pièce, il était mort. Le docteur m'a dit qu'une maladie de cœur l'avait emporté. Aviez-vous besoin d'un renseignement? Je suis sa propriétaire, peut-être pourrais-je vous être utile...

— Je crois que M. Simpson a oublié son pardessus au restaurant où il a dîné avec plusieurs de mes amis, avant-hier soir, dit Cyril Clark.

— En effet, je me rappelle avoir remarqué qu'il était rentré sans son pardessus, répondit la dame.

Le détective réprima un mouvement de satisfaction et montra le paletot.

— Ceci appartient-il à M. Simpson? demanda-t-il.

— Oui, c'est bien son pardessus, répondit la dame. Je vais le prendre, quoique le pau-

vre jeune homme n'en aura guère besoin maintenant.

— Quand l'enterre-t-on?

— Après-demain. Le malheureux est dans son cercueil à présent, j'ai dépensé le dernier shilling qu'il m'avait donné pour acheter les bougies qui brûlent autour de lui en ce moment!

Après quelques paroles de condoléance, Cyril Clark s'en alla, plongé dans de profondes réflexions.

Soudain Cyril Clark revint rapidement vers la maison, et s'aperçut qu'il n'y avait pas de lumière aux étages supérieurs.

Seule, une faible lueur éclairait au premier étage une pièce dont la fenêtre s'ouvrait sur le jardin.

— Serait-ce la chambre du mort? se dit-il.

Et avisant un gros arbre dont les branches arrivaient à la hauteur de la fenêtre, il eut vite fait d'y grimper.

Un simple coup d'œil lui prouva que la maîtresse de la maison lui avait dit la vérité.

Il vit un cercueil contenant une forme blanche; de chaque côté, plusieurs bougies vacillaient, donnant une apparence étrange à cette scène funèbre.

Tout à coup, Cyril Clark frissonna d'horreur de la tête aux pieds. La forme blanche dans le cercueil se soulevait doucement et se dressait sur son séant. Le détective vit alors la figure pâle d'un homme qui regardait autour de lui avec étonnement.

Puis, subitement, l'homme commença à se débarrasser avec effroi des draps dans lesquels il était enseveli, sortit du cercueil et marcha doucement dans la chambre.

— Catalepsie! murmura Cyril Clark.

Et il avait raison, car, en effet, quoique le docteur eût bien certifié qu'il était mort, Simpson n'était qu'en catalepsie, et le détective avait assisté à son réveil.

— Quel sang-froid, se dit Clark. Neuf hommes sur dix se seraient évanouis rien qu'à la vue de cet appareil macabre!

Simpson s'habilla tranquillement. Dès qu'il eut terminé, il s'assit à une table et écrivit quelques lignes sur une feuille de papier à lettre qu'il laissa en vue sur la table.

De la poche d'un veston, il tira trois enveloppes que le détective devina être les lettres volées à M. Reynold. Puis Simpson prit dans un tiroir un carnet de chèques qu'il glissa dans sa poche.

— J'avais raison, il s'agit bien d'un faux! se dit Cyril Clark. Mais que va-t-il faire, à présent?

Simpson se dirigea vers la porte et écouta attentivement pendant quelques minutes. Puis il ouvrit la porte, il descendit l'escalier avec précaution.

Dès qu'il fut parti, Cyril Clark s'approcha le plus près possible de la fenêtre et put distinguer ce qui était écrit sur la feuille de papier qui se trouvait sur la table.

Simpson avait tracé ces lignes :

« Nous avions besoin d'un corps pour le disséquer, et nous avons enlevé celui qui se trouvait dans cette chambre.

« Signé : des étudiants en médecine. »

— L'ingénieux gredin! murmura Cyril Clark. Personne ne se doutera de son existence désormais.

Le détective descendit de son observatoire et sortit du jardin. Il regarda à droite et à gauche dans la rue, qui était déserte, mais deux ou trois minutes plus tard, un homme sortit de la maison où habitait Simpson et se sauva rapidement. Silencieusement, Cyril Clark le suivit en prenant soin de rester dans l'ombre. A ce moment Simpson, car c'était lui, s'engagea dans une des voies principales de sauta dans un omnibus. Cyril Clark le suivit et monta dans le véhicule.

Simpson avait dissimulé son visage au moyen d'un gros foulard et en relevant le col de son paletot. L'omnibus se dirigea vers la Cité, et Simpson descendit dans le « Strand ». Le détective le regarda partir, puis le fila, se cachant parmi la foule.

Simpson entra alors chez un coiffeur.

Le détective attendit patiemment dehors pendant près de ving minutes, jusqu'à ce qu'il vit un homme sortir de la boutique. Il fallait l'œil exercé du policier pour reconnaître sa proie, car Simpson s'était fait couper les moustaches, ce qui le métamorphosait complètement. Simpson parut hésiter, puis il se dirigea vers les quartiers de l'est.

Il s'arrêta bientôt devant un hôtel de modeste apparence. Il entra, et s'étant informé des prix, il arrêta une chambre pour la nuit, sous le nom de Morland. On lui donna le numéro 14. Sachant où retrouver son homme, Cyril Clark se retira dans une petite cour derrière l'hôtel, et mit prestement une fausse barbe. (Précaution qui pouvait être utile dans le cas où Simpson aurait remarqué la présence du détective, et se serait alarmé de la coïncidence.

Cyril Clark entra à son tour dans l'hôtel et arrêta une chambre. Il demanda la chambre numéro 15. Comme elle était libre, on la lui donna. Il resta environ une demi-heure dans le couloir de l'hôtel, puis gravissant l'escalier, il ouvrit délibérément la porte de la chambre de Simpson.

En une seconde, son œil d'aigle vit un carnet de chèque et de nombreuses feuilles de papier contenant des signatures qui, sans aucun doute, étaient la copie de la signature de M. Edward Reynold.

Simpson se retourna instantanément, pâle et décontenancé.

— Oh! mille excuses! dit Cyril Clark. J'ai dû me tromper stupidement, je croyais que cette chambre était le numéro 15.

— Non, c'est le numéro 14, ici, votre chambre est à côté, répondit Simpson.

— Je vous remercie beaucoup, murmura Cyril Clark en fermant la porte derrière lui.

Mais avant qu'il ait eu le temps de pénétrer dans la chambre, il entendit la clef tourner dans la serrure de celle de Simpson.

Cyril Clark sourit.

— Allons, tenons-nous sur nos gardes, murmura-t-il, ce n'est pas la première nuit que je ne dormirai pas.

Toute la nuit il resta éveillé. Vers huit heures du matin, Simpson descendit déjeuner, puis sortit et tranquillement se rendit directement à la banque d'Angleterre. Là il sortit un chèque de sa poche. Le caissier l'examina et sur la signature bien connue de M. Eward Reynold, ou plutôt une admirable imitation, il lui compta vingt-cinq mille francs en banknotes et en or. Après avoir empoché l'argent, Simpson quitta la banque et se dirigea du côté de la Tamise, toujours suivi par le détective débarrassé de sa fausse barbe. Les deux hommes attendirent sur le quai l'arrivée d'un bateau qui était en vue.

Au moment où celui-ci accostait le ponton, Cyril Clark se sentit violemment poussé, et disparut dans le fleuve.

Un cri s'échappa de toutes les poitrines, le bateau recula rapidement, tous les yeux étaient tournés vers l'eau; personne ne pensait revoir Cyril Clark vivant, mais un appel se fit entendre et le fameux détective apparut, sortant de dessous le ponton, où il avait eu la chance de couler, évitant ainsi d'être écrasé entre le ponton et le bateau.

Simpson poussa un juron et chercha à se glisser à travers la foule. Il s'était aperçu de la poursuite du détective, et pour s'en débarrasser, il feignit de buter contre lui pour le jeter à l'eau juste au moment où le bateau accostait, certain que le détective se ferait fatalement écraser.

Simpson se faufila rapidement parmi la foule, mais à ce moment, Cyril Clark, remontant sur le ponton, cria :

— Arrêtez cet homme! arrêtez-le!

Cent mains obéirent, Simpson essaya de lutter, mais en vain. Alors, le détective, tout trempé, s'approcha.

— Joseph Simpson, dit-il, je vous arrête comme faussaire!

Deux policemen qui avaient été témoins de la scène et mis au courant de ce qui s'était passé, emmenèrent Simpson au poste de police voisin.

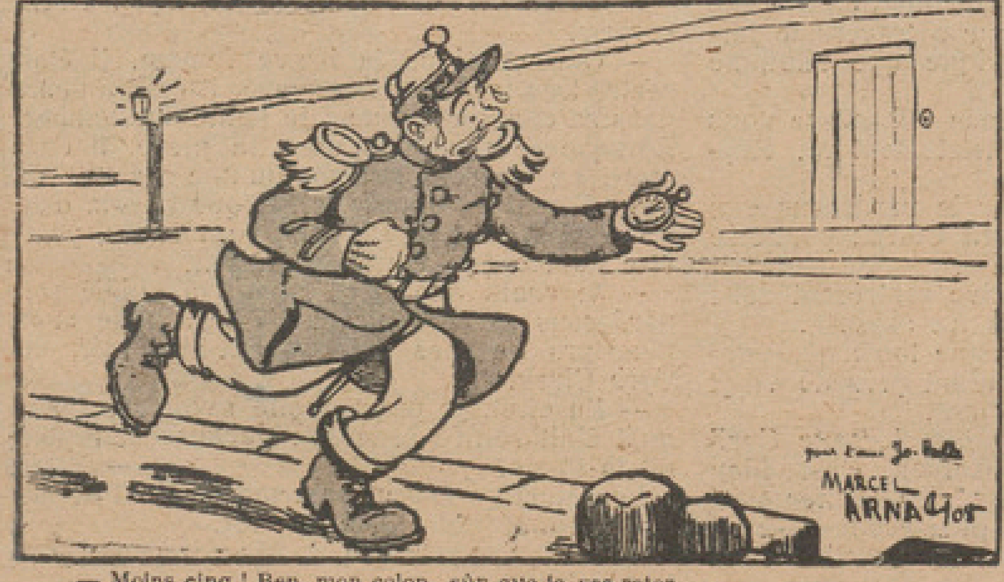
M. Reynold reconnut le voleur, comme étant venu chez lui plusieurs fois alors que Simpson était employé chez un agent de change. Ceci expliqua comment il était parvenu à savoir dans quelle banque le rentier avait déposé son argent et à connaître la pièce dans laquelle M. Reynold traitait ses affaires.

Simpson fut sévèrement condamné, mais au bout de quelques mois, il mourut en prison.

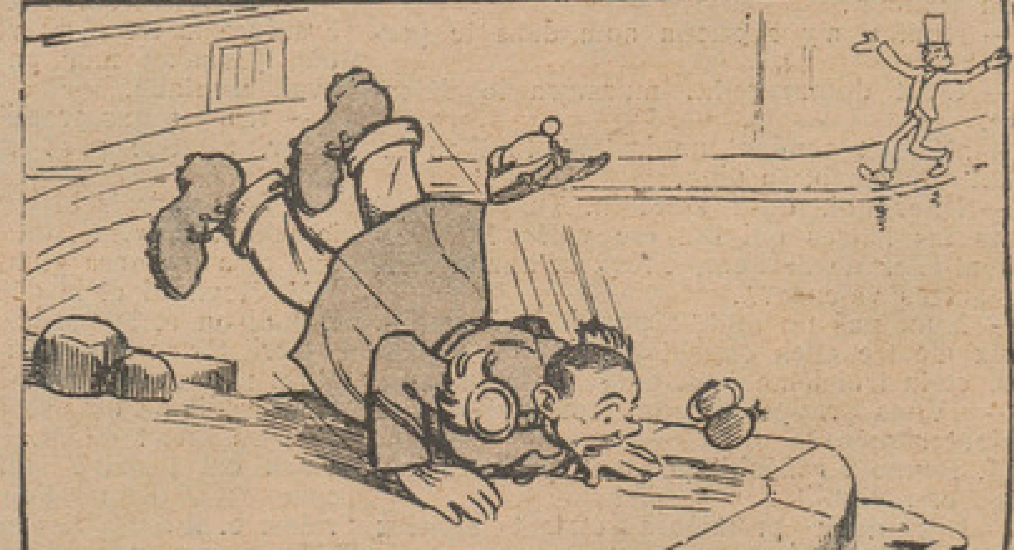
Cyril Clark reçut de M. Reynold un chèque respectable en remerciement de ses services.

FORTUNIO.

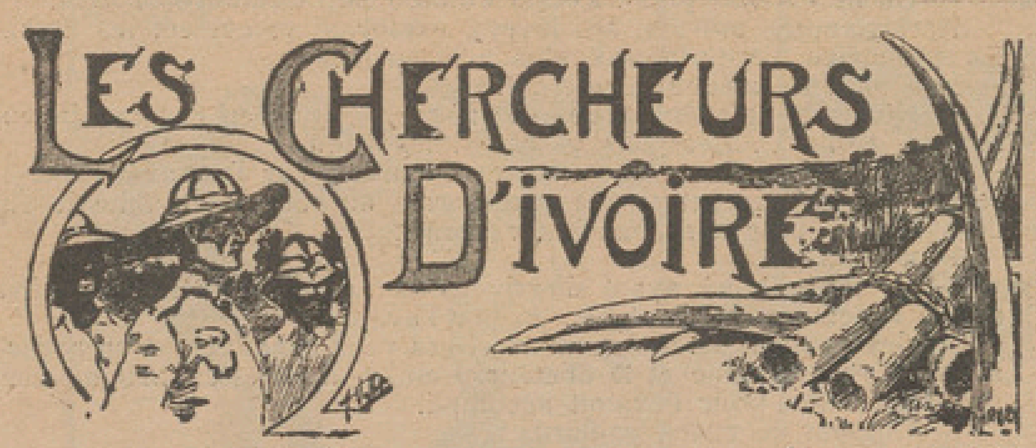
CRAINTE SUPERFLUE



— Moins cinq! Ben, mon colon, sûr que je vas rater...



... l'appel!



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XV

(Suite.)

Vallençais bondit en avant, criant d'une voix vibrante :

— Aux armes !

Au même instant, avec un léger sifflement et le froissement des branchages traversés, une grêle de flèches s'abattait dans la clairière.

Un nègre tomba en gémissant, l'épaule trouée.

— Soignez-le tout de suite, docteur, recommanda le guide en passant près de Pitache, car, dans cette contrée, toutes les flèches sont empoisonnées !...

Le révérend Jameson, tout à l'inverse de son collègue Jefferson, qui cheminait toujours sans armes, n'avait pas été le dernier à s'élancer, le fusil à la main, et la façon dont il s'y prenait montrait son expérience du tir.

Leur volée de flèches lancée, les assaillants, ne doutant point d'avoir mis le désordre dans le camp, s'étaient précipités en hurlant le cri de guerre, une lance à manche court à la main.

Ils étaient une centaine, leur corps colorié de rouge et de vert ; un bandeau de métal serrait leur front, soutenant une coiffure et une crinière hérissée de plumes et de touffes de poil de chèvre.

Mais une formidable détonation éclata ; une décharge de mousqueterie les cloua au sol. Cinq tombèrent morts, neuf sérieusement blessés, le reste de la bande, après une seconde d'ahurissement, s'enfuit en gémissant, saisi de panique.

— Pas de poursuites ! ordonna impérieusement Vallençais, comme les Somalis allaient s'élancer derrière les fuyards.

Il était résolu, pour ménager ses munitions aussi bien que ses hommes, à se borner, tant que cela serait possible, à la simple défense de la caravane.

Les Somalis s'étaient jetés sur leurs ennemis morts, dont ils tailladaient la peau en hurlant triomphalement, selon la coutume de leur tribu.

Plus civilisé, Barao examinait curieusement un mort sans songer à le mutiler.

— Ils ne paraissent pas de la même tribu que ceux que nous avons vus ce matin !...

Garino fit signe aux prisonnières d'approcher, afin de les questionner. Terrifiées par le combat où elles avaient entendu pour la première fois les détonations des fusils qui leur rappelaient les éclats de la foudre, elles se tenaient en tas, serrées les unes contre les autres.

Pourtant, on les força de venir, et devant les nègres morts et blessés, elles secouèrent la tête, débitant des paroles avec volubilité.

— On dirait qu'elles les injurient ! Ce ne sont certainement pas leurs parents, remarqua Camille.

— Où est le guide ? demanda Harley, il faut qu'il les interroge.

Justement, Durlot accourait vers eux précipitamment, l'air troublé.

— Le nègre de Tita, le guide, a été tué !... Son cadavre est là !...

Il y eut un cri de consternation parmi les blancs.

— Le guide, tué ? s'écria Harley. Mais c'est impossible ! Il n'a pas pris part au combat !

Durlot fit un geste d'incompréhension.

— Non, capitaine, et pourtant, il est mort, une balle lui a fracassé le crâne !

— Une balle ? se récria Vallençais. Mais alors, c'est de notre camp qu'on l'a atteint ? Où est-il ?

— Par ici, capitaine.

Tous coururent à la suite de Durlot, y compris le révérend Jameson. Le docteur Pitache était penché au-dessus du corps du nègre, dont la tête était affreusement défigurée par le projectile.

— Une balle explosible ! s'écria Vallençais. Qui en avait dans son fusil ?

Pierre Audet s'avança :

— Personne, sauf moi... J'ai tiré avec mon fusil de chasse, préparé pour l'hippopotame, on m'avait dit que l'on en rencontrerait par ici. Mais je suis bien sûr de ne pas avoir envoyé de balles de ce côté !...

Garino examinait les entours.

— L'homme avait dû se cacher derrière cet arbre, on ne l'a sûrement pas vu de notre camp... et la balle a pu ricocher...

— Allons donc !... Un ricochet ne produit pas une perforation semblable !... On voit bien que vous n'avez jamais vu l'effet d'une balle !

Garino haussa les épaules.

— Vous oubliez que j'ai fait la guerre du Soudan avec Lord Gordon, dit-il sèchement.

L'autre railla, le ton insultant.

— Parbleu, oui, comme valet de chambre !

Les yeux de Garino lancèrent des flammes ; Vallençais arrêta sa riposte.

— Assez !... Tout cela n'a aucun intérêt ! Nous approfondirons si possible ce fait regrettable plus tard... Maintenant, occupons-nous des blessés, et qu'on fasse une reconnaissance autour du camp, pour s'assurer si d'autres ennemis ne s'approchent pas de nouveau.

Un des porteurs connaissant un dialecte qui se rattachait à celui des Ourodsaggas, avait engagé une conversation avec les négresses captives. Barao résuma leur entretien.

— Ceux qui nous ont attaqués sont les ennemis des Ourodsaggas, des voleurs de femmes et de bétail. Les prisonnières paraissent très contentes de leur défaite ; elles disent qu'il faut envoyer immédiatement une autre des leurs au village, et qu'elle dira aux hommes que nous sommes leurs amis et leurs alliés... On nous apportera alors tout ce que nous voudrons, car les Ourodsaggas sont les plus riches pasteurs de la contrée.

Vallençais s'empressa de consentir.

— Que deux des femmes partent tout de suite... Qu'elles choisissent elles-mêmes leurs messagères.

Le lendemain, après une nuit paisible, les échanges avaient été heureusement accomplis avec les Ourodsaggas. Vallençais soucieux, tenait conseil avec Pitache sur les moyens de continuer leur route sans guide.

Retourner vers Tita aurait fait perdre trop de temps, et il ne possédait aucune indication sur cette partie de pays totalement inexplorée et qui, sur les cartes d'Afrique, demeurait d'un blanc immaculé.

Spontanément, le domestique du révérend se présenta.

— Si capitaine vouloir, moi savoir aussi bien que ami mort pour chemin de l'Ouran, très vite et très bien.

Vallençais scruta l'homme avec une méfiance irraisonnée.

— Toi ?

— Oui, moi... Avoir été deux fois chez Sultan Matobon, moi bien connaître.

Le révérend Jameson s'approcha.

— Excusez-moi, M. Vallençais, si je prends part à votre conversation sans y être invité, mais je dois vous prévenir que j'ignore absolument les qualités de John comme guide. C'est un excellent domestique, je n'ai eu qu'à me louer de lui depuis que mon collègue et ami me l'a procuré, mais c'est la première fois que je l'entends parler de ses voyages et de sa connaissance du pays vers lequel nous nous rendons.

Le nègre sourit.

— Ça vrai, maître... Moi, pas parler pour rien... Toi jamais demander quoi moi avoir vu, mais moi avoir été beaucoup loin... Moi connaître Ouran, Ouroudjbo, les grands lacs, les plaines salées et les montagnes qui crachent le feu... Moi pouvoir conduire jusqu'où soleil entre dans la terre.

Harley sourit, désarmé par la candeur apparente de l'homme.

— Dis un peu quelles contrées et quels gens nous trouverons sur notre route ?

Il répondit sans hésiter, avec animation, mimant avec une intense vérité comique tout ce qu'il décrivait :

— Nous traverserons les montagnes et nous tomberons dans la forêt des singes... Là, quatre ou cinq peuples mauvais, flèches plein voir... Puis bonne rivière douce, descendre auprès, traverser... Encore forêt, rivière rapide, méchante... remonter beaucoup pour pas faire saut vilain... Là, encore, montagnes très hautes, avec froid là-haut... tous grelotter, voir ours... Et après, rien qu'à descendre... belle plaine, avec beaux cavaliers qui venir sur nous demander tribut et conduire à Sultan Matobou... Alors, lui donner bon repas ou faire couper tête à nous... Ça dépend fantaisie.

Harley l'écoutait attentivement, hochant la tête avec approbation.

— C'est en effet bien cela les indications qui m'ont été données.

Le nègre prit une expression rusée et câline.

— Si moi bien conduire, si toi content, pas payer moi autant que guide mort ?

— C'est entendu, répondit Vallençais, en congédiant l'homme du geste.

Le révérend Jameson souriait, bénévole.

— Ce brave John ! Il est tout pénétré de son importance !

Tandis qu'on levait le camp et que l'on chargeait les bagages sur des radeaux improvisés pour traverser la rivière, Victor Collin tira Harley à part.

— Je viens de faire une découverte, capitaine. Le ministre et son larbin ont dans leurs munitions des balles explosibles exactement semblables à celle qui a expédié le guide, c'est de la fabrication anglaise, tandis que les nôtres sont françaises.

Le front de Vallençais se rembrunit.

— Ah, ah ! Et, selon ta pensée ?

Victor fit un geste.

— Oh ! pour moi, ça ne fait pas un pli! C'est l'un ou l'autre qui a fait le coup !

Harley réfléchissait.

— Si l'on ne s'attache qu'aux apparences, les probabilités seraient pour que la traîtrise vînt du nègre voulant supplanter son camarade et gagner la forte prime...

Il s'arrêta, et Collin, qui tenait ses yeux attachés sur ceux de son officier, poursuivit :

— Oui... mais, comme moi, vous avez dans l'idée que ça serait plutôt une histoire du patron ?... Moi, il ne me revient pas, ce bonhomme !

Vallençais fit un geste dubitatif.

— C'est vrai... Mais rien ne vient appuyer cette impression.

— M'est avis, capitaine, qu'on ferait mieux de piquer à travers champs au hasard, puisque vous savez à peu près où il faut aller, quant à ce qui est de l'orientation, que de se fier à ces espèces de pierrots-là !...

Vallençais hochait la tête.

— Tu en parles à ton aise !... Si nous avions suivi notre première route, je possédais des données suffisantes pour me diriger, mais, à présent, plus rien... Et la terre, c'est encore pis que la mer, vois-tu.

Le rire insouciant de Collin sonna.

— Eh bien, que voulez-vous, capitaine, marchons toujours, on verra bien où l'on nous mènera !... Si c'est chez le diable, c'est pas ça qui doit nous faire peur, on est de vieux copains ensemble !...

Une grande animation régnait au bord de l'eau.

Garino, une matraque à la main, courait sur la berge, sautait sur les radeaux, essayait leur solidité, faisait changer les chargements, distribuait une bourrade à l'un, un coup sur la tête de l'autre, imprimant à tous une merveilleuse activité.

Quatre bons nageurs, à la tête desquels était Victor Collin, avaient traversé la rivière, luttant vigoureusement contre le courant, et avaient abordé sur l'autre rive, traînant la longue amarre de lianes tordues qui servirait à hâler la file des radeaux, tous attachés ensemble.

Sur le premier de ceux-ci, une équipe de Voua-Gouanas choisis parmi les plus solides et commandés par Jeddy, l'ancien mineur, devaient se joindre, sitôt parvenus à l'autre bord, à ceux qui tiraient la lourde cargaison.

Il semblait que, de minute en minute, le courant de la Haña augmentât ; ses eaux rouges roulaient tumultueuses, en bouillonnant et en rejetant des flots d'écume trouble.

Toute la caravane rangée sur la berge suivait des yeux avec anxiété la lutte des hommes sur l'autre rive pour hâler l'amarre des quatre radeaux portant les bagages et le bétail.

Lorsque les deux premiers parvinrent au milieu de la rivière, la force du courant les entraîna avec une telle violence que l'on crut que les liens subitement tendus allaient se rompre.

— Mollissez ! cria Harley, d'une voix puissante.

Tout à coup, un immense cri s'échappa des poitrines : le lien réunissant le radeau central aux deux autres s'était brusquement brisé et l'eau emportait... tandis que celui qui contenait les hommes recevait un tel choc de cette rupture qu'il précipitait à l'eau tous les passagers !

— Bah ! s'écria Garino, ils savent nager !

Les sourcils froncés, Harley suivait le radeau des yeux avec contrariété.

— Justement, c'est sur celui-là que se trouvent les ballots les plus précieux.

Durlot suggéra :

— Nous le rattraperons plus bas.

Harley haussa les épaules.

— Naturellement, mais il y a cent à parier que tout ce qu'il y a dessus aura chaviré auparavant !

Camille Sol, qui ne quittait pas la rivière des yeux, eut une subite exclamation.

— Que font-ils donc, ceux-ci ?

Pendant que la plupart des naufragés avaient déjà regagné l'autre bord, deux hommes tournant le dos à la rive se lançaient résolument dans le milieu du courant qui les emportait vertigineusement.

Harley eut un sursaut, ses yeux perçants avidement attachés au bouillonnement de l'eau qui engloutissait presque les téméraires nageurs.

— C'est Collin et Jeddy !

— Comment se sont-ils laissés ainsi emporter ? s'exclama le docteur Pitache.

Vallençais fit un geste.

— Parbleu, ils l'ont fait exprès !... Vous voyez bien que ces braves garçons vont au sauvetage du radeau enlevé !

— C'est insensé !... Ils seront noyés cent fois avant d'arriver !

— Non, dit Harley, ce sont de vigoureux nageurs, mais le réel danger, c'est l'abordage du radeau !

— Ils seront fracassés le long ! s'écria Camille avec anxiété.

Une angoisse planait. Tous, nègres et blancs, aimaient Collin, dont la franche gaîté, la loyauté, la complaisance et la bonté charmaient tous ceux qui l'approchaient.

Moins connu, Jeddy était néanmoins sympathique et on l'admirait pour sa hardiesse et la force prodigieuse de son grand corps.

— Pauvre diable, finir ainsi, après s'être sorti de nos misères de là-bas ! murmura Bill Kearney, les regards attachés sur la rivière qui engloutissait son compagnon.

— On ne les voit plus ! s'écria Camille Sol, douloureusement.

Harley, muet, mordait ses lèvres, explorant vainement les flots... En effet, rien n'apparaissait plus à la surface...

Des minutes atroces coulèrent.

— Hollo ! beugla tout à coup le nègre Soliman en dansant joyeusement. Hollo !... Les jolis garçons ! les voilà !

Et une longue rumeur d'allégresse courut, car l'on avait aperçu se dresser subitement sur la plate-forme du radeau en fuite la silhouette athlétique des deux jeunes gens !

Durlot s'écria :

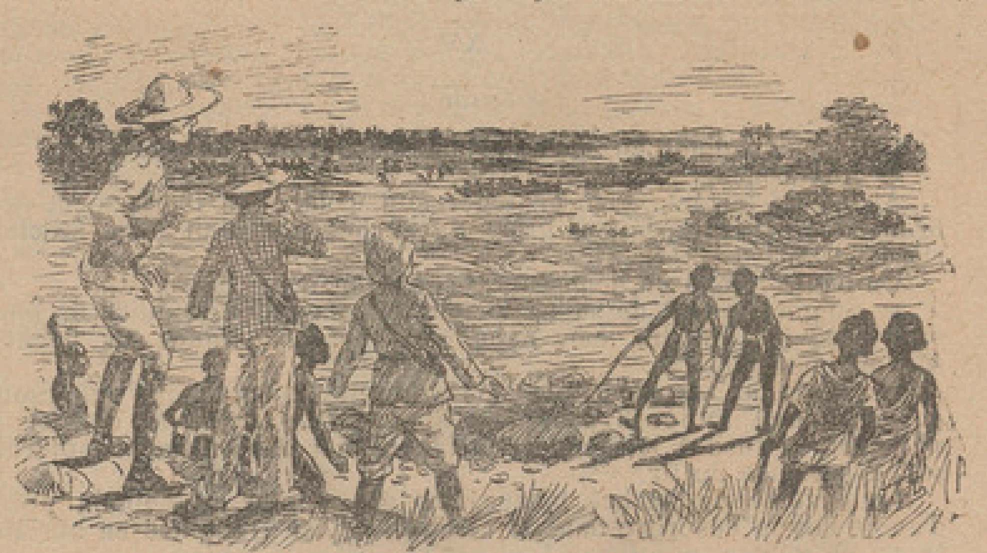
— Ils ont plongé avant d'arriver, afin d'éviter d'être précipités sur le radeau, et ils l'ont abordé par l'avant !

Harley soupira de soulagement et ses yeux échangèrent un regard satisfait avec Camille et le docteur. Celui-ci manifestait bruyamment son admiration pour l'exploit accompli.

— Ce sont de rudes gaillards !

A peine rendus sur le radeau, ils s'en rendirent maîtres en faisant plonger un madrier en guise de gouvernail. Un quart d'heure plus tard, ils accostaient à environ cinq cents mètres de l'endroit où la traversée avait lieu.

Quand le danger eut disparu pour les hardis compagnons, l'on reprit avec activité les efforts pour joindre les deux rives avec la



Harley eut un sursaut, ses yeux perçants avidement attachés au bouillonnement de l'eau...

série des radeaux portant les marchandises et les hommes. Cette fois, la tentative réussit pleinement, et ballots, bétail et gens, se trouvèrent de nouveau sur la terre ferme, sans graves accidents.

Harley, suivi de trente porteurs, alla procéder au déchargement du radeau rescapé par Jeddy et Collin.

— Ce n'est pas pour dire, capitaine ! s'écria gaiement ce dernier, dès que Vallençais fut à portée de la voix. Mais elle a rudement mauvais goût, l'eau de la Hana ! Et on en a bu plus qu'on ne voulait, le camarade et moi !

Vallençais serra énergiquement la main des deux jeunes gens.

— Merci ! Mais vous avez bien fait de vous débrouiller pour ne pas y laisser votre peau, sans quoi je ne vous l'aurais pas pardonné !

Jeddy souriait, un peu intimidé ; Collin rit.

— Capitaine, faut toujours réussir ce qu'on entreprend, sans quoi on est des imbéciles !

Au bout de quelques heures, la marche en avant de la caravane était reprise, sous la conduite de John, le nègre de Tita, qui paraissait très fier de ses nouvelles fonctions, et marchait délibérément en tête de la colonne.

Au soleil couchant, l'on campait dans la forêt, à la voûte si épaisse, que l'on ne se doutait pas des étoiles luisant au ciel.

Au matin, les chefs étaient réveillés en sursaut par les exclamations de colère de Collin, aux prises avec une bande de Voua-Gouanas qui se tordaient de rire.

— A qui en as-tu ? lui cria Harley.

Un peu interdit, le jeune homme s'excusa.

— Pardon de vous avoir réveillés, messieurs et dames ! Mais c'est ces gueux-là !

— Qu'ont-ils fait ? demanda Pitache, égayé par les contorsions des nègres.

Victor répondit avec une indignation qui lui rougissait le visage :

— Croyez-vous qu'ils m'ont chipé ma petite casserole... celle avec quoi je fais de la bouillie de bananes, de la purée de canne à sucre... toutes les douceurs qu'aime mam'zelle Sol ! et que ces bandits y ont mis cuire des horreurs !

Camille riait à son tour.

— Quelles horreurs ?

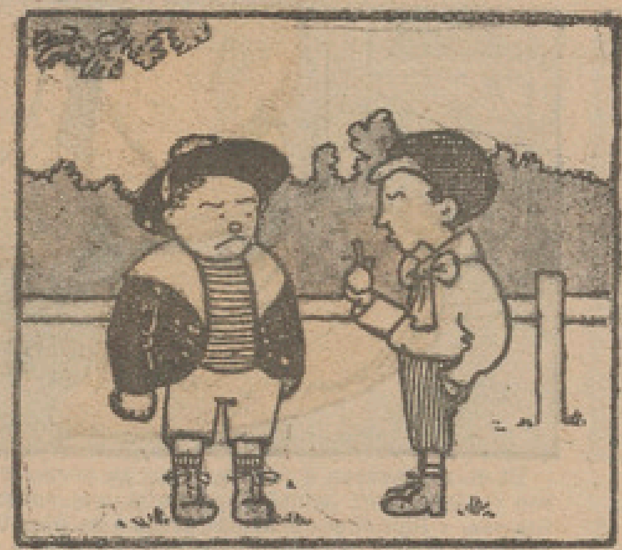
Victor fit un grand geste.

(A suivre.)

DANIEL HERVEY.




LA MAISON HANTÉE



Envoyés par leurs parents passer les vacances chez tante Aline, Popaul et Toto ne sont pas heureux du tout. La tante est acariâtre et colère, et sans cesse fait des observations : aussi les deux gamins désirent ardemment s'en aller.



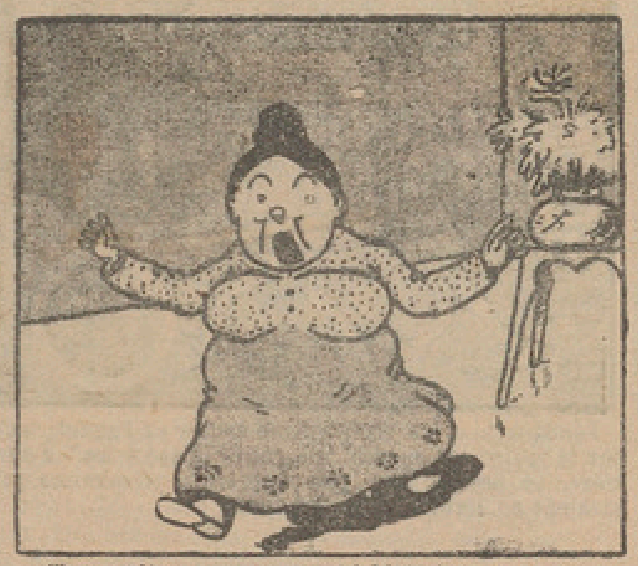
Toute la journée ils cherchent le moyen d'obliger leur tante à les renvoyer chez leurs père et mère ; en se promenant dans le parc, ils viennent de trouver deux gentilles grenouilles...



Popaul vient d'avoir une idée machiavélique. Si son truc réussit, dit-il, tante Aline les renverra sur-le-champ. Les deux gamins introduisent les deux batraciens dans une paire de gants que tante Aline vient de poser sur la table afin de les nettoyer.



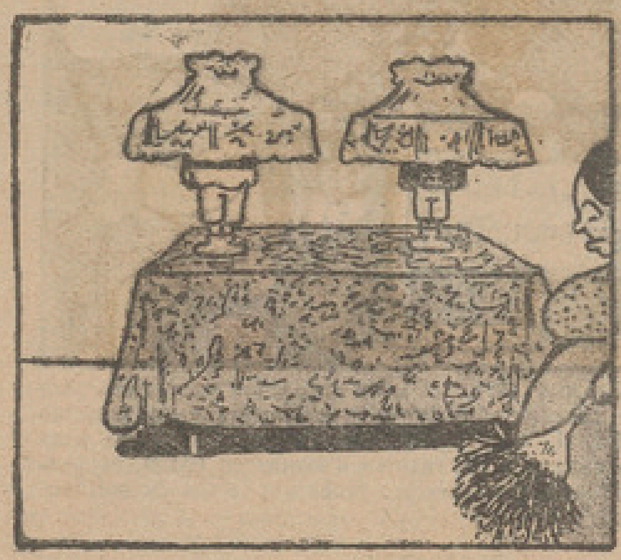
Tante Aline rentre dans la chambre. . Popaul et Toto, sous la table, attendent avec anxiété les événements. Au moment où tante Aline veut saisir les gants, ceux-ci sautent en bonds désordonnés...



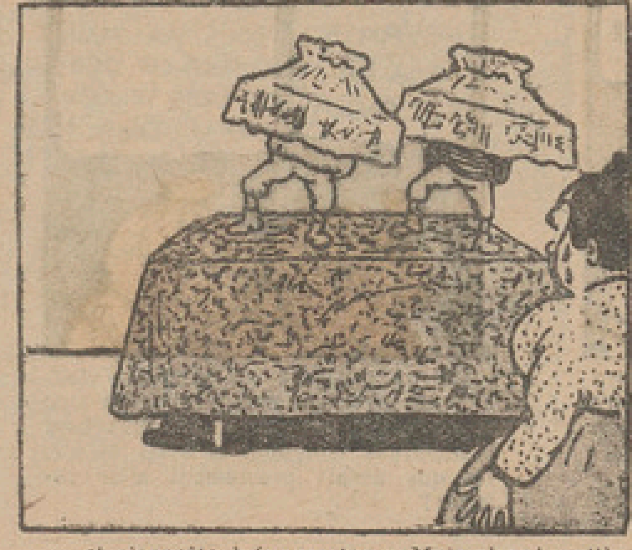
Tante Aline pousse un cri ! Mais les gants continuent leur danse folle... Affolée, la pauvre dame s'enfuit en hurlant et court se refugier dans la cuisine.



Quelque temps après et pendant que tante Aline se remet un peu de son émotion, Popaul et Toto pénètrent dans le salon.. « Tiens ! les deux lampes à colonne sont sur la table... Tante Aline va sans doute venir les nettoyer. »



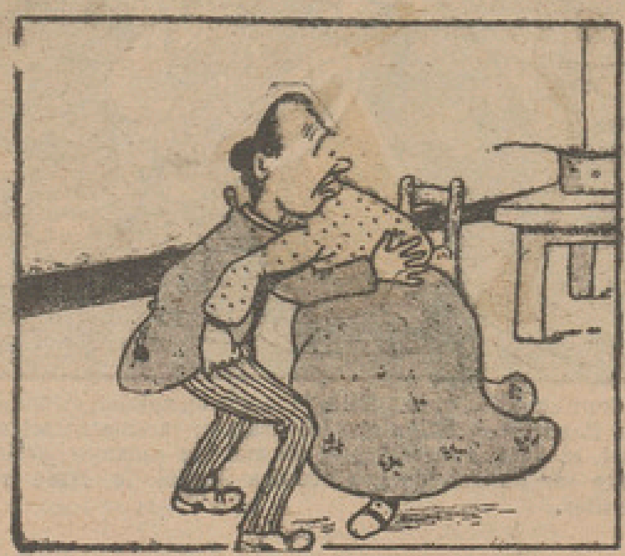
Les deux gosses alors cachent les lampes derrière le piano, mettent les abat-jour sur leur tête et de pied ferme attendent tante Aline qui bientôt rentre.



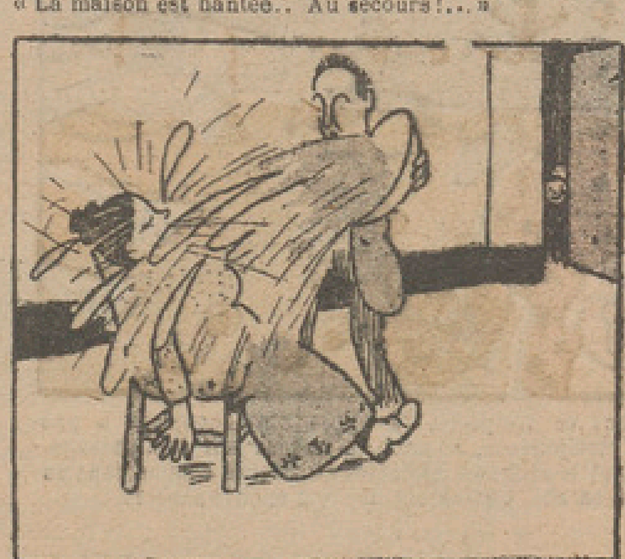
... et s'apprête à épousseter .. Mais alors ! voilà les deux lampes qui se trémoussent en une gigue effrénée. Tante Aline tremble comme un jonc. . « La maison est hantée.. Au secours !... »



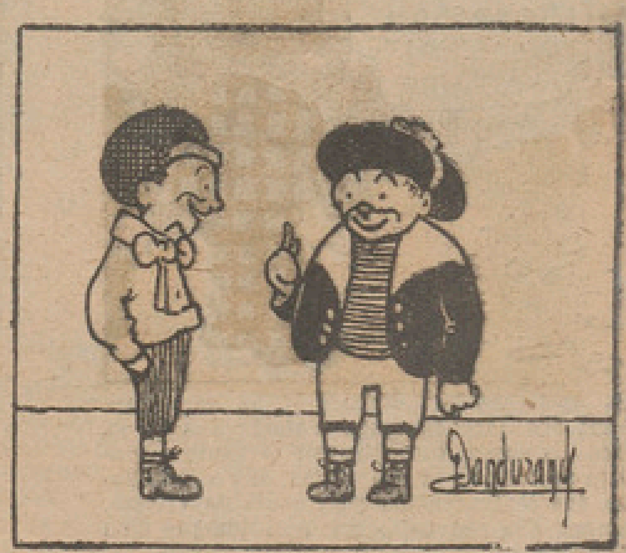
« Au secours ! » hurle-t-elle en s'enfuyant, poursuivie par les deux lampes qui maintenant poussent de petits cris joyeux



Tante Aline, congestionnée, les yeux hagards, tombe dans les bras de son mari .. « Maison hantée ! Objets danseurs ! » les mots s'arrêtent dans sa gorge serrée et elle ne peut arriver à expliquer à son époux ce mystère qui l'affole.

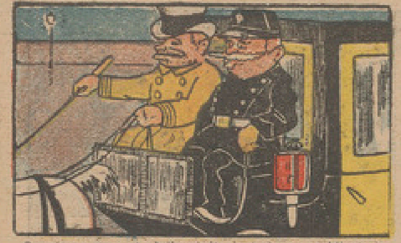


Soudain elle tombe dans une crise de nerfs ! On l'inonde d'eau ! Elle pousse des cris d'orfraie ! Mais peu à peu enfin elle se calme, mais est obligée de s'aliter... elle a une fièvre de cheval .

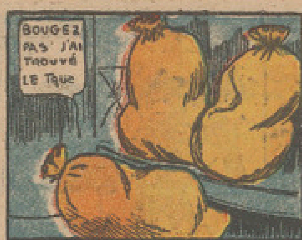


Naturellement, Popaul et Toto sont renvoyés dans leur famille... Aujourd'hui encore ils rient comme des fous de la bonne farce qui a si bien réussie .

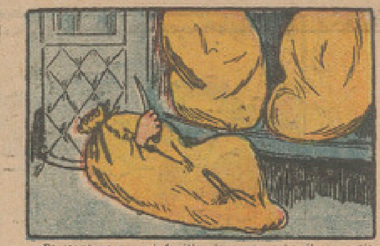
LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS, OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD



Surpris au moment où ils pénétraient dans une bijouterie, après avoir percé le mur de la boutique pour s'y introduire, Croquignol, Ribouldingue et Filochard avaient été enfermés dans des sacs et avaient pris, en voiture, le chemin du poste, escortés par un agent de police. Les trois compagnons envisageaient avec amertume la situation...



En effet, il leur était difficile cette fois de se sauver, et ils étaient plongés dans le plus profond désespoir. Soudain, Croquignol, qui avait toujours plusieurs tours dans son sac (c'était le cas de le dire), rassura ses camarades. « Ça y est, j'ai trouvé le truc, leur dit-il à mi-voix, ne bougez pas! »



Et étant parvenu à fouiller dans sa poche, il en sortit son couteau avec lequel il pratiqua une ouverture dans son sac. « Dire que je n'ai pas pensé à ça plus tôt! c'était pourtant simple. Heureusement que j'avais mon couteau! »



Avec précaution, Croquignol sortit de son sac, évitant de faire du bruit pour ne pas éveiller l'attention de l'agent assis à côté du cocher. « Je commençais à étouffer dans ce truc-là, c'est pas trop tôt que j'en sorte. »



Dès qu'il fut libre, Croquignol s'empressa de délivrer à leur tour Ribouldingue et Filochard qui, n'ayant pas de couteaux sur eux, n'avaient pas pu faire comme Croquignol. Mais ce n'était pas tout, il ne suffisait pas de sortir des sacs, il fallait aussi sortir de la voiture sans donner l'éveil.



« Écoutez, dit Croquignol, en essayant de sauter du sapin pendant qu'il marche, on risque fort de se casser les abatis et de se faire repincer. J'ai une idée épatante, mirobolante, abracadabrante. Voilà ce dont il s'agit. » Et, en quelques mots, Croquignol mit ses compagnons au courant de ce qu'il avait l'intention de faire.



« Ah! ça, c'est une chouette idée, répondirent en chœur Ribouldingue et Filochard, sûrement, on va rigoler, allons-y, ça colle! » Et doucement, Croquignol et Ribouldingue commencèrent par baisser les deux vitres du fiacre, se trouvant derrière le siège du cocher, tandis que Filochard s'apprêtait à sauter en bas de la voiture au premier signal.

Pendant tout ce temps-là, le cocher et l'agent, bercés par le roulement du véhicule, roupillaient à moitié sur le siège, se préoccupant peu des trois prisonniers qu'ils savaient en sécurité dans les sacs.

Aussi furent-ils fortement surpris quand ils se sentirent soudain violemment tirés en arrière. Réveillés en sursaut, le malheureux colignon et l'infortuné sergot essayèrent de se débattre, mais en vain. Profitant de leur sommeil, Croquignol et Ribouldingue après avoir baissé les glaces, leur avait fait le *coup du père François*. Ainsi surpris, ils ne purent se dégager, et tombèrent à la renverse à l'intérieur du véhicule.

Pendant ce temps-là, Filochard avait sauté en bas du sapin et s'était chargé de maintenir *Cocotte*. Ayant baissé les stores, Croquignol et Ribouldingue continuèrent leur petite opération.



Ils commencèrent par ligoter solidement le cocher et le représentant de l'autorité, sans souci de leurs protestations. « Crie pas si fort, mon vieux, on va pas te manger, dit Ribouldingue à l'agent, qui croit sa dernière heure venue. Rassure-toi, ma vieille branche, on ne te fera pas de bobo, va, sois tranquille. »



« Seulement, ça ne serait pas juste de vous laisser tous les deux, toujours sur le siège, pendant qu'on se carre sur les coussins, nous autres, pas vrai? Alors, comme on est pas égoïstes, on va vous céder notre place, et on prendra la vôtre. Vous voyez si on est gentils et aimables, hein? » Et ce disant, Ribouldingue et Croquignol enfermèrent dans les sacs les deux infortunés...



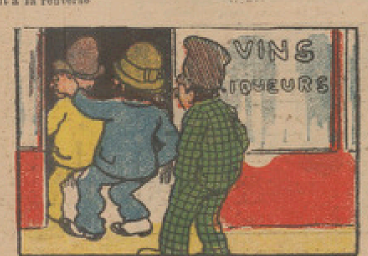
... qu'ils laissèrent dans le fiacre. Croquignol et Filochard s'installèrent sur le siège et Ribouldingue grimpa sur la toiture du sapin. Croquignol enveloppa le canasson d'un vigoureux coup de fouet, accompagné d'un non moins vigoureux *Hue, Cocotte!* et le véhicule repartit à toute vitesse.



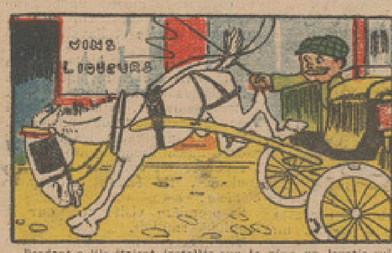
Qui la trouvait mauvaise? C'était l'agent, et il ne manqua pas de dire bien haut sa façon de penser. Quant au malheureux colignon, il était désolé, lui qui devait prestement aller relayer!



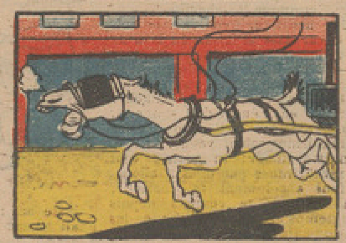
De leur côté, les trois amis ne s'embêtaient pas, ils chantaient à tue-tête et faisaient un vacarme infernal. Croquignol distribuait à tours de bras au canasson des rations d'avoine en bâton, et battait la mesure avec son fouet sur le dos du malheureux pur-sang!



Mais chanter donne soif, et pour se rafraîchir, la bande des « Pieds Nickelés » s'arrêta devant la boutique d'un *bistro* et ils pénétrèrent dans l'établissement laissant l'*équipage* à la porte. Avec l'argent qu'ils avaient eu soin de prendre dans les poches du cocher et de l'agent, ils s'offrirent de nombreuses tournées à la santé des deux infortunés voyageurs qui se lamentaient toujours au fond de la guimbarde.



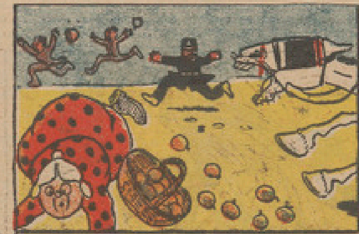
Pendant qu'ils étaient installés *sur le zinc*, un loustic qui passait, voyant le fiacre arrêté au bord du trottoir, ne crut pas mieux faire que de chatouiller *Cocotte* avec la mèche du fouet. Le canasson goûta fort mal cette plaisanterie.



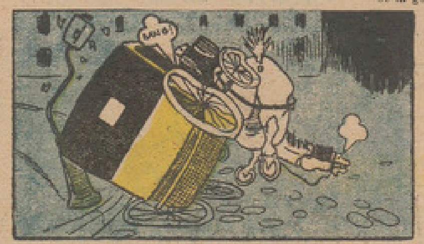
... et, agacé, prit le mors aux dents, filant à une allure digne d'un gagnant du Grand Prix. A l'intérieur du *marchand de vin*, les trois joyeux compagnons, après avoir liché de nombreux verres, s'apprêtèrent à regrimper en voiture.



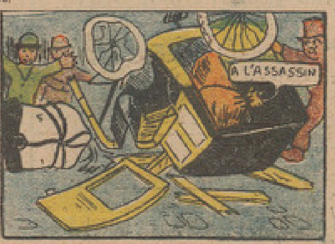
Et ils furent fort étonnés quand ils s'aperçurent que leur équipage n'était plus à sa place. Ils purent toutefois voir le sapin disparaître au bout de la rue. « Ben, si y s'font pas fiche une contravention pour excès de vitesse, y auront d'la chance, » dit Ribouldingue d'un air goguenard.



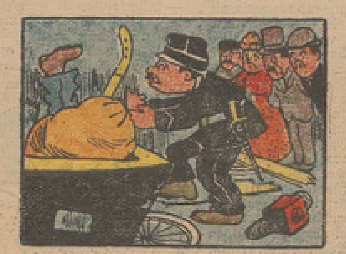
Pendant ce temps-là, le sapin filait toujours à une allure vertigineuse, semant la terreur sur son passage. L'agent et le colignon, ballottés et secoués comme dans un panier à salade, poussaient des cris épouvantables.



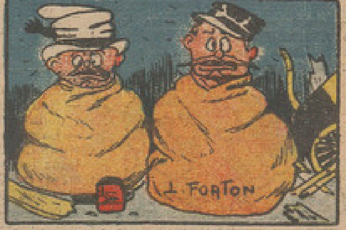
Continuant sa course folle, le fougueux animal, stimulé sans doute par l'*avoine en bâton* que lui avait si largement octroyée Croquignol, et dont il gardait probablement le souvenir, arriva ventre à terre sur un bec de gaz contre lequel le sapin vint s'écrabouiller.



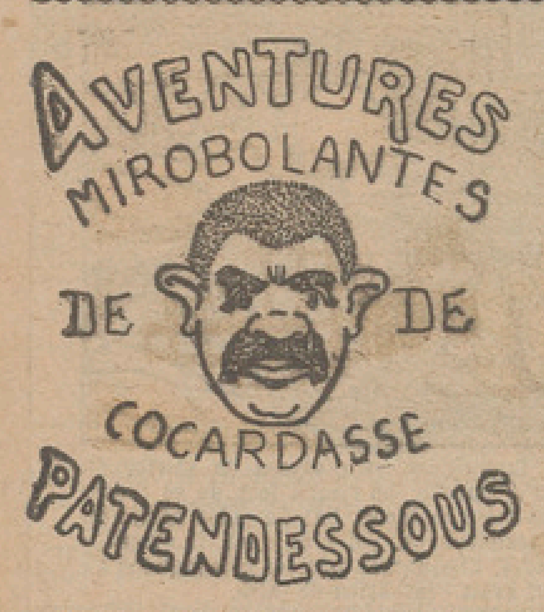
Canasson, guimbarde et voyageurs furent précipités à terre avec fracas. Ne sachant ce qui leur arrivait, l'automédon et le sergot se mirent à hurler de plus belle, croyant sans doute qu'on allait les égorger. Un rassemblement se forma bientôt.



Quand la foule aperçut parmi les débris du véhicule une jambe qui passait à travers un des sacs qui s'était crevé dans la chute, une rumeur circula aussitôt. Il n'y avait pas de doute, c'était encore un crime! Encore une femme coupée en morceaux! Un agent s'empressa de retirer des décombres les deux sacs, dont la vue intriguait tant la foule des badauds amassés.



Les deux sacs furent ouverts sur-le-champ, et aussitôt deux têtes, deux diables plutôt en sortirent. Les infortunés voyageurs regardaient d'un air ahuri la foule qui les entourait, se demandant ce qui leur était arrivé. Le malheureux colignon jetait un coup d'œil navré sur les débris de sa guimbarde, réclamant sa course. Quant à l'agent, il s'empressa de s'informer pour savoir où étaient passés ses prisonniers, et tous deux étaient loin de se douter qu'à ce moment même Croquignol, Ribouldingue et Filochard étaient en train de se régaler chez le bistro à leur santé.



Il avait des cheveux d'un rouge ardent, un caractère vif et primesautier. Il était employé de confiserie rue Vivienne et habitait, au sixième, une garçonnière dans une maison voisine de sa confiserie.

La concierge de la maison qu'il habitait, Mme Ve Vermillon, ne tarissait pas d'éloges sur son locataire et l'offrait comme un exemple à sa fille Virginie, une jolie brunette de vingt ans.

— Sais-tu, Virginie, lui dit-elle, un dimanche, que M. Patendessous ferait un gendre parfait?

Et comme Virginie ne répondit pas:

— Et un mari hors ligne, une vraie bonne pâte de mari?

— Pas pour moi, m'man, répondit Virginie avec humeur.

— Et pourquoi, ma fille?

— Parce qu'il a des cheveux rouges... et que je les abomine!

Ce matin-là, en s'habillant, M. Cocardasse se faisait un brin de morale.

— Cocardasse Patendessous, se disait-il, voilà que tu vas franchir la trentième année... et que l'heure d'entrer en ménage doit sonner... Il ne s'agit pas d'attendre que les rhumatismes soient venus... Tu es bon travailleur: tu gagnes cent soixante francs par mois... allons, il faut absolument te marier... D'ailleurs, je te connais depuis longtemps et je sais que toutes les fois que tu aperçois Mlle Virginie, ton petit cœur danse dans ta poitrine un galop très réussi.

Ayant dit, il s'habilla, soigna sa tignasse rouge-feu et descendit chez la mère Vermillon.

En l'apercevant, Mlle Virginie qui songeait aux propos que venait de lui tenir sa mère se mit à rire comme une petite folle.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur Patendessous, demanda la mère. Cocordasse, debout, la main sur son cœur, répondit :



Madame Vermillon, j'ai 30 ans, je gagne 160 francs par mois..

— Je vous en félicite, Monsieur Patendessous.

— Et j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Virginie.

Et comme Mme Vermillon allait répondre, Virginie ne lui en laissa pas le temps :

Monsieur Patendessous, dit-elle, je connais toutes vos bonnes qualités...

— Alors? soupira Patendessous.

— Alors, continua Virginie, je n'ai qu'une seule raison pour refuser l'honneur que vous voulez me faire.

— Mais, ma fille...

— Mais, man, ce n'est pas toi qui te maries, je suppose.

— Cette raison? interrogea anxieusement Cocardasse.

— Je ne puis souffrir les cheveux rouges! Cette couleur me donne le vertige... en vous regardant, il me semble que j'ai le mal de mer!

Patendessous, les yeux pleins de larmes, s'enfuit. Et comme c'était un garçon de résolution il décida de se suicider.

Il acheta une bonne et solide corde, s'enfonça dans la forêt de Saint-Germain, avisa un arbre à sa convenance, y attacha la corde, passa la tête dans un nœud coulant et se lança dans l'éternité...



Juste au moment Cocardasse allait passer de vie à trépas, un chasseur qui aperçut le pendu envoya un coup de fusil dans la corde et accourut.

Patendessous gisait sur le sol. Le chasseur et des paysans le transportèrent à l'hôpital de la Pitié, les journaux en parlèrent, et le lendemain, le confiseur reparaissait dans la loge de Mme Vermillon...

— Vous avez voulu vous faire périr! s'écria la bonne femme.

— Vous avez eu tort, ajouta Virginie.

— Voulez-vous m'épouser, mademoiselle, demanda Patendessous.

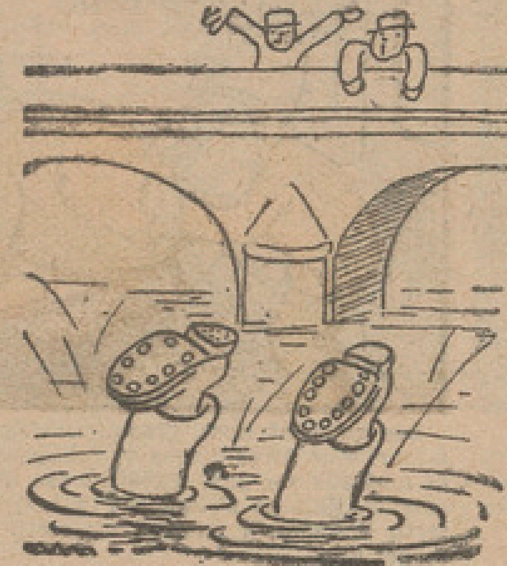
— Non, monsieur, ma résolution est définitive.

— La mienne aussi, soupira l'infortuné Cocardasse.

Deux jours après, il longeait tristement la Seine; il aperçut un endroit qui lui paraisssait propre à l'exécution de son projet, prononça le nom de Virginie et se précipita dans l'eau.

Et comme il comprenait que c'était fini, qu'il allait mourir, il sentit qu'il était tué avec une force extraordinaire, perdit connaissance et ne r'ouvrit les yeux que pour se voir entouré de braves mariniers qui en le retirant de l'eau avaient cru remorquer une baleine.

De nombreuses et violentes fric-



tions remirent le noyé en bon état.

On fit grand bruit autour de cette nouvelle tentative de suicide et, lorsque, le lendemain, Patendessous se présenta chez Me Vermillon qui pleurait, Virginie lui tendit la main.

— Eh bien! lui dit Cocardasse, croyez-vous enfin à mon affection et voulez-vous m'épouser?

— Je crois à votre affection, répondit la jeune fille, mais il m'est impossible d'être votre femme.

— Alors, murmura Patendessous, vous ne me reverrez jamais plus!

Résolu à en finir, Cocardasse acheta un revolver, loua une chambre dans un hôtel, appuya le revolver sur sa boîte cranienne et fit feu.

On accourut. Patendessous, gisait ensanglanté, sans connaissance, et paraissait mort. Phénomène étrange, la balle du revolver avait contourné la tête et l'avait scalpé entièrement.

— Il n'est pas mort dit le médecin appelé, mais il n'en reviendra pas.

Patendessous en revint. Au bout de trois semaines, il quitta l'hopital avec les félicitations des médecins, car, chose incroyable, les cheveux rouges du confiseur commençaient à repousser et avaient changé de couleur... Ils étaient d'un noir d'ébène!

Sa première visite fut pour la famille Vermillon.

Virginie, qui le regardait avec compassion, jeta un grand cri exprimant une extraordinaire émotion. Elle venait de remarquer la tête de Cocardasse!

— Voulez-vous enfin être ma femme? lui demanda-t-il.

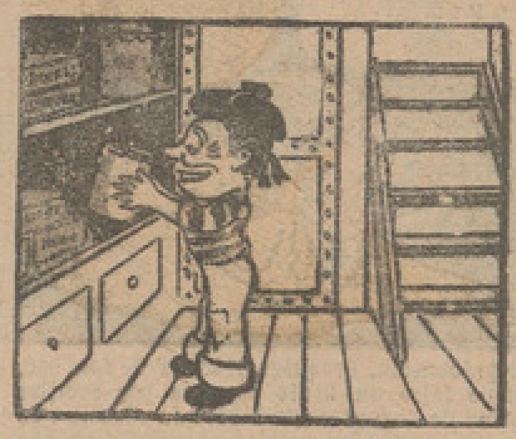
— Ah! répondit Virginie, cette fois je n'ai plus un seul motif pour refuser.

Et la mère Vermillon ouvrit ses bras en criant: *Mon gendre!*

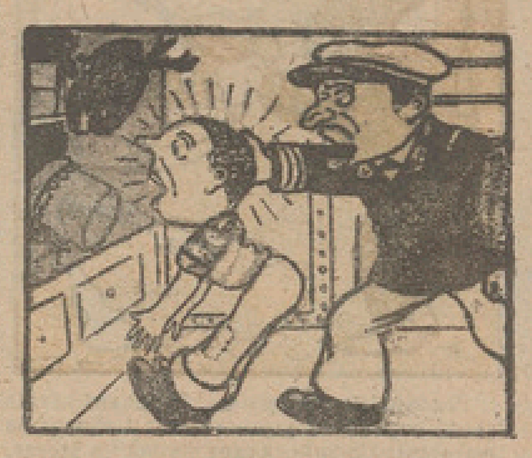
EVARISTE CARRANCE.



LA GIFLE



Fouinard, le petit mousse, rendait de fréquentes visite au garde-manger du capitaine, si bien qu'un jour ce dernier s'aperçut que ses conserves diminuaient avec une rapidité effrayante.



Ayant surpris Fouinard en flagrant délit, il lui administra une gifle formidable. Le mousse résolut de se venger.



« Ah! ah! murmura furieux le capitaine en apercevant Fouinard dans la cambuse le lendemain. Voilà encore ce gredin après mes conserves. Tiens, attrape! » Et il lança de toutes ses forces une gifle au mousaillon



Mais qui fut bien attrapé! Ce fut le capitaine, car Fouinard, qui se doutait du coup, avait mis sur sa tête le casque du scaphandrier, et le pauvre capitaine en vit trente-six chandelles: il s'était laissé prendre au piège et dut porter la main en écharpe pendant plus de quinze jours!



LES IDÉES AVANCÉES



Tel que vous me voyez, j'ai toujours été un homme aux idées avancées. Toute ma vie, j'ai agi d'après ce principe, même dans les moindres circonstances, comme vous allez en juger



Ainsi, en 70, je faisais partie d'un peloton d'avant-garde. Et nous ne rechignions pas pour avancer, nom d'une trompette en fer-blanc!



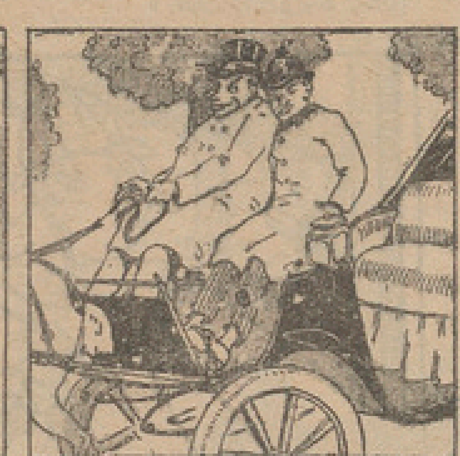
Après la guerre, je me mis à faire des lettres. Mais, que le diable me désosse! Jamais je n'ai pu aller au delà d'un avant-propos, et encore!



Voyant ça, j'entrai dans une administration. Jamais il ne s'est écoulé un mois sans que je demande une petite avance. C'est la seule exactitude que j'apporte à mon travail.



Et jamais il ne passe une année sans que j'obtienne, en raison de ma laborieuse conduite, un petit avancement.



Dans ma vie privée, c'est la même chose. J'habite un chalet dont le toit avance. Quand je prends un fiacre, je monte auprès du cocher, pour rester sur l'avant-train.



Les réveils et les pendules ne sont jamais exacts chez moi Tous, ils avancent!



Quand j'invite quelqu'un, c'est toujours pour l'avant-veille d'une fête. Je ne tolère à mon repas que des aliments suffisamment avancés pour ne pas choquer mes principes.



Telle est la rigueur de mes idées que je ne loue jamais au théâtre que les places d'avant-scène; s'il n'en reste plus, je me prive de voir la pièce.



J'ai épousé une femme plutôt avancée en âge, avec laquelle j'ai un un avant-goût des supplices infernaux toujours par principe.



Et jamais je ne recule en rien. Ainsi, verrais-je ma route pleine de pots cassés, si je suis en bicyclette, je continue d'avancer, au risque de ramasser toutes les bûches de la Forêt Noire.



Il n'y a qu'une chose qui m'embête un peu: c'est de voir arriver un beau soir les signes avant-coureurs de ma mort!

Dans le prochain numéro, lire la

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE



CONTRE LA MORSURE DES VIPÈRES

Les Alpes suisses et italiennes, plus encore que les autres régions montagneuses, sont infestées de vipères; et l'emploi du scorpion contre les morsures venimeuses est très fréquent. Voici une recette très en vigueur dans ces régions :

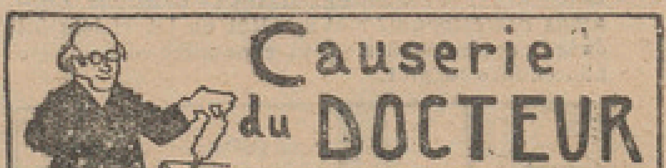
Dans un demi-litre de bonne huile d'olive on plonge tout vifs une douzaine de scorpions; on les y laisse pendant vingt-quatre heures, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils soient complètement morts. En cas de morsure, on lave la plaie à l'eau salée, puis on y applique un chiffon de toile imbibée d'huile de scorpions : on frictionne vivement les régions voisines. Dans d'autres cas on administre cette huile à l'intérieur à faible dose dans une infusion de camomille.

Cet usage est fort ancien, et tous les ans des marchands de scorpions venant d'Italie parcourent la montagne avec leur provision. Ce traitement a dû donner quelques bons résultats pour se perpétuer ainsi à travers les siècles. Comme on le voit, ce n'est point de nos jours qu'on a eu l'idée de combattre un venin par un autre venin.



POUR RECOLLER LA FAIENCE OU LA PORCELAINE

Faire calciner des écailles d'huitres que l'on réduit ensuite en poudre très fine; prendre un blanc d'œuf et mélanger à la poudre, en faisant ainsi une colle avec laquelle on frotte les parties brisées avant de les réunir. Ce mastic résiste au feu et à l'eau.



On doit toujours avoir de l'ammoniaque.

Toute ménagère précautionneuse doit avoir chez elle une fiole d'ammoniaque pure ou alcali volatil. Ses usages sont presque journaliers; .et nous en citerons quelques-uns:

En cas d'évanouissement, de syncope, on passe sous le nez du malade un linge imbibé d'eau étendue de quelques gouttes d'ammoniaque.

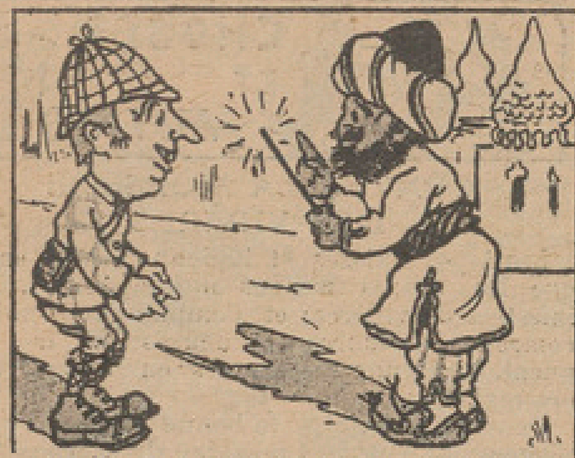
En cas d'ivresse, on soulagera sur-le-champ en faisant boire à la personne prise d'alcoolisme un verre d'eau contenant 20 gouttes d'ammoniaque.

Dans le coryza, le sentiment d'obstruction nasale disparaît si l'on respire quelques gouttes d'ammoniaque dans 2 fois son volume d'eau. (Attention, pas trop fort !)

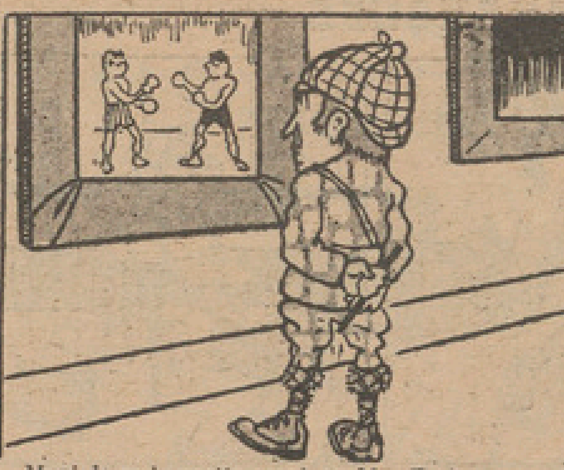
Enfin, c'est l'ammoniaque qui est la base de l'eau sédative employée contre les douleurs, lumbagos, etc. En voici du reste la formule :

Ammoniaque........................	60 grammes
Alcool camphré....................	40 —
Sel marin............................	60 —
Eau	1 litre.

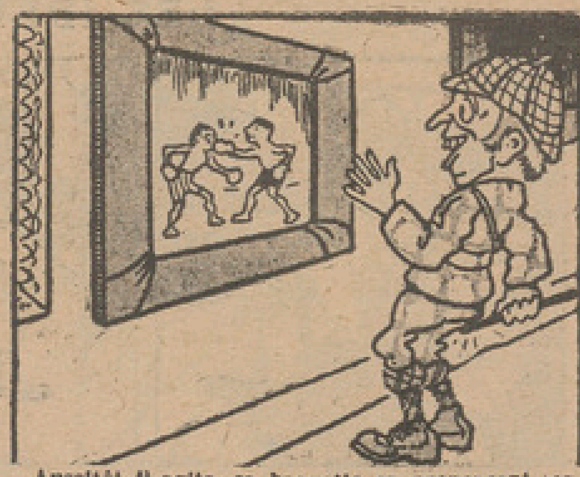
LA BAGUETTE MAGIQUE DE JOË MAC-FERLAM



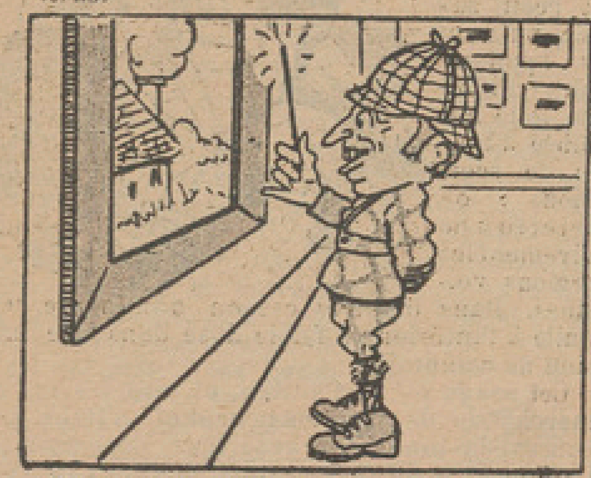
Joë Mac-Ferlam, qui avait beaucoup voyagé, se trouva un jour aux Indes. En échange d'un service qu'il rendit à un fakir, ce dernier lui remit une baguette magique, grâce à laquelle tout ce qui était inanimé pouvait immédiatement s'animer en agitant tout simplement la baguette et en prononçant ces paroles sacramentelles : *Gratibus pitonibus omlettorum*



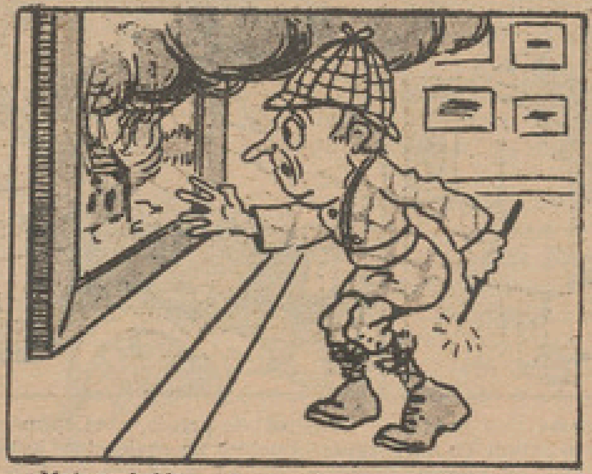
Muni de sa baguette magique, Mac-Ferlam rentra en Europe et vint visiter Paris. Il se trouvait un jour dans un salon de peinture; naturellement il avait avec lui la fameuse baguette. Arrêté devant un tableau qui représentait deux boxeurs, Mac-Ferlam songeait : « Aoh ! ce serait beaucoup amusant de voir boxer ces gentlemen »



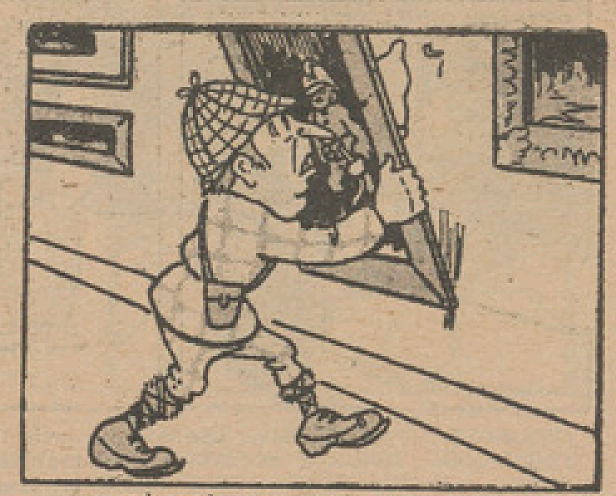
Aussitôt il agita sa baguette en prononçant les fameuses paroles. Immédiatement, les deux boxeurs du tableau commencèrent à se flanquer une volée de coups de poing comme deux enragés. « Aoh! wonderful! very amousant » s'écria, enthousiasmé, Joë Mac-Ferlam.



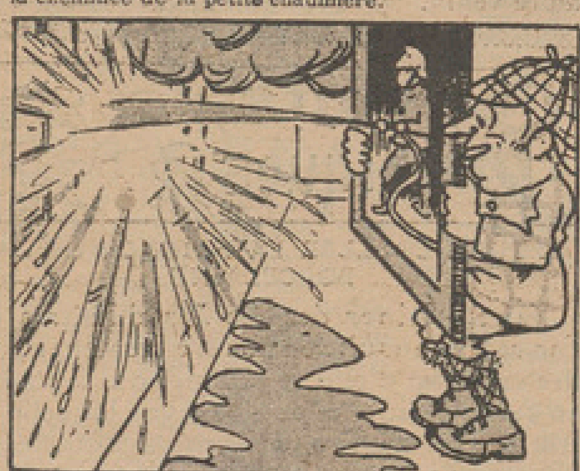
S'étant ensuite arrêté devant un autre tableau qui représentait une chaumière, Mac-Ferlam agita de nouveau sa baguette. A peine eut-il prononcé les paroles nécessaires qu'une fumée abondante sortit de la cheminée de la petite chaumière.



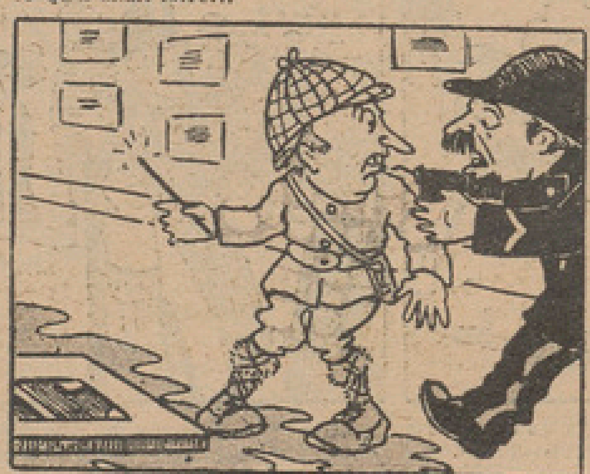
Mais probablement que cette cheminée avait besoin d'être ramonée, car le feu se mit dedans aussitôt, et bientôt la chaumière flambait. Stupéfait et effrayé par ce résultat inattendu, Joë Mac-Ferlam se demandait ce qu'il allait faire...



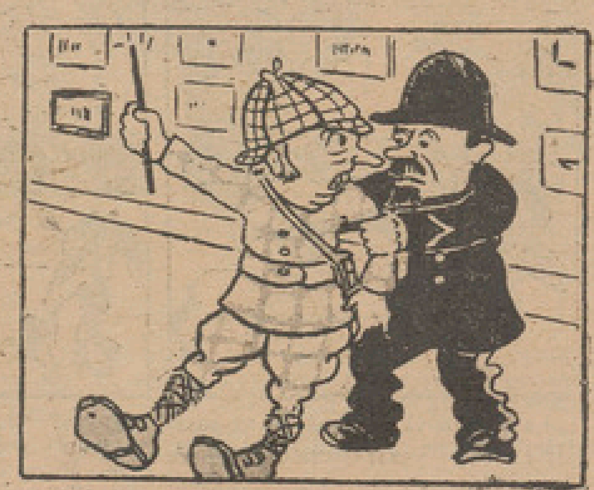
.. quand, sur le mur opposé, il vit un tableau représentant un pompier tenant une « lance » à la main. Immédiatement, Mac-Ferlam décrocha le tableau...



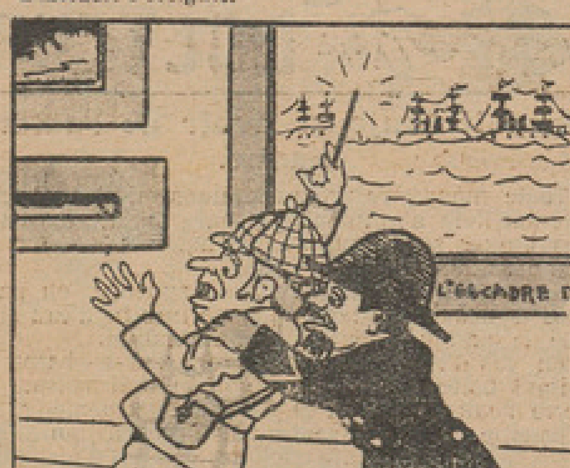
... puis, le plaçant devant celui qui flambait, il fit tournoyer la baguette en disant : « *Gratibus, pitonibus omlettorum!* » et aussitôt un jet violent fut dirigé par le pompier sur la chaumière en flammes. L'incendie s'éteignit.



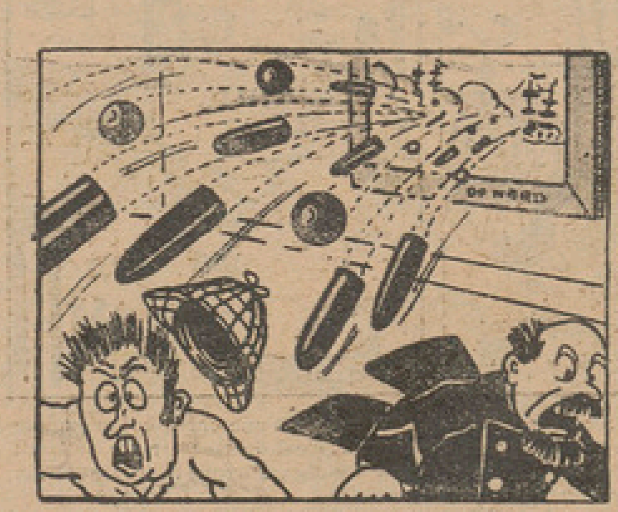
Mais un gardien, qui passait par là, aperçut le manège de Mac-Ferlam et, le prenant pour un vandale il voulut l'arrêter.



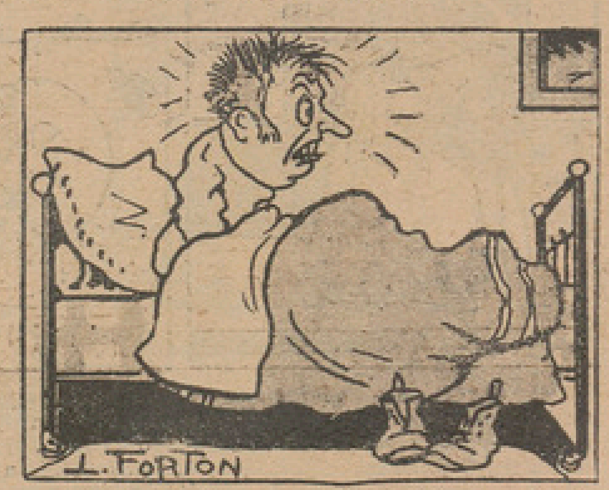
« Attendez, cria-t-il furieux, je vais vous apprendre à abimer les tableaux, moi. Allez, ouste, suivez-moi, et pas de rouspétance. » Mac-Ferlam voulut protester et se débattit avec énergie



Mais, le gardien réussit malgré tout à l'entrainer pour le conduire au poste. Mac-Ferlam criait et gesticulait comme un possédé, et voulant expliquer au gardien le secret de sa baguette magique, il l'agita furieusement en hurlant de toutes ses forces les trois paroles sacramentelles. Malheureusement, il se trouva'! juste à ce moment-là devant un tableau représc.ant l'escadre de la mer du Nord en train de se livrer à des exercices de tir...



Et soudain une pluie d'obus, de boulets et autres projectiles se mit à tomber avec un fracas épouvantable, et.



... Joë Mac-Ferlam se réveilla en sursaut, car tout ceci n'était qu'un rêve. Ayant bu un peu trop de whisky, Mac-Ferlam, très agité, avait été le jouet d'un mauvais cauchemar; aussi depuis il s'est habitué à boire plus modérément avant de se mettre au lit

ANECDOTES

Le roi et le potier.

Schahroch, fils de Tamerlan, était fort économe, pour ne pas dire avare. Un jour, un vendeur de pots de terre se présenta à lui et lui dit :



— Frère! pourquoi oublies-tu le précepte que tous les musulmans sont frères?

— Je ne l'ai point oublié, répondit Schahroch.

— Alors, dit le potier, puisque nous sommes tous frères, n'est-ce pas une injustice que tu possèdes un si grand trésor et que je sois sans sou ni gîte? Donne-moi la part de ta fortune qui me revient comme étant ton frère.

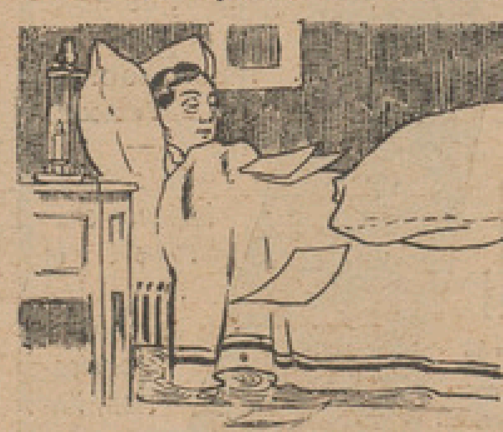
Schahroch, tirant avec peine une pièce de monnaie de la valeur d'environ trois sous, la tendit au potier.

— Quoi! si peu! s'écria ce dernier.

— L'ami, répondit Schahroch, emporte vite cette pièce, et ne dis mot à personne de ce que je t'ai donné. Ta part serait bien moins considérable si tous nos frères venaient me demander la leur.

Un trait de paresse de Rossini.

Rossini aimait beaucoup rester étendu sans rien faire. On sait que, pour le forcer à écrire une ouverture pour le *Barbier de Séville*, le directeur du théâtre où cette œuvre allait être représentée l'enferma



dans son cabinet et ne lui fit parvenir à boire et à manger qu'au fur et à mesure que le compositeur lui jetait par la fenêtre les feuilles orchestrées de cette ouverture.

Une autre fois, Rossini, auquel il arrivait parfois de dormir quarante-huit heures de suite, écrivait au lit une grande partie de sa musique. Un matin, il venait de terminer un duo, lorsque la feuille de papier sur laquelle il était tracé tomba à terre. Vous croyez que Rossini se baissa pour la ramasser? Pas du tout, c'était trop fatigant! Il préféra composer un autre duo.

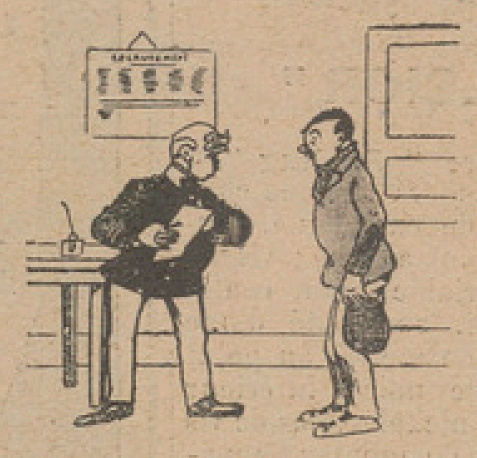
Voilà pourquoi son opéra *Les Turcs en Italie* renferme deux duos que les chanteurs peuvent choisir à leur gré.

PERSPICACITÉ

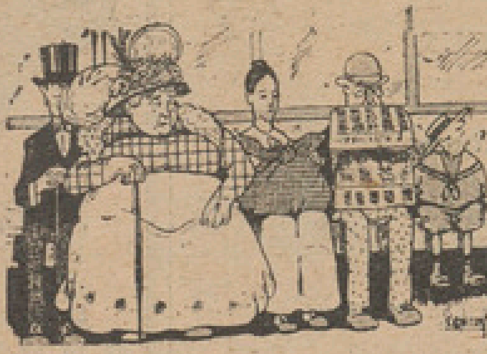


Comment qu'tu peux voir si c'est papa... s'il est sous la table?...

— Ben... pisque j'y vois les deux pieds et qu'y a qu'lui qu'a des jambes de bois!



Vous voulez vous engager avec un casier judiciaire orné de 22 condamnations pour vagabondage! Non, mon ami, dans l'armée il n'y a pas de gens... *si vils*...



LA GROSSE DAME. — Je ne comprends pas qu'on monte dans l'omnibus avec des paquets... on gêne tout le monde!...



LE CAPORAL COMPATISSANT!...



— Te désole pas, l'bleu, si ta payse est sans emploi t'as qu'à me l'envoyer... y en a pas deux comme moi pour connaître le *service des places!*

ANECDOTES

A la caserne.

Un maréchal des logis fait l'instruction aux hommes de sa batterie, avant le départ pour une marche.

— Pendant la marche, et surtout quand on a chaud, faut pas boire de l'eau astagnante.



— Pardon, maréchal, s'écrie un volontaire, qu'est-ce que c'est que l'eau « astagnante »?

— L'eau astagnante, répondit-il d'un ton doctoral, c'est de l'eau qu'est accroupie!

Pirogoff.

Il y a de cela au moins cinquante ans un célèbre docteur, debout devant sa table de dissection, venait d'exécuter sur un cadavre une expérience toute nouvelle.

— Messieurs, dit le professeur en s'adressant à ses élèves, cette opération aussi utile que difficile a été faite pour la première fois par un médecin russe, M. Pirogoff. Retenez bien ce nom, c'est celui d'un des maîtres de la chirurgie moderne. L'un de vous veut-il renouveler l'expérience?

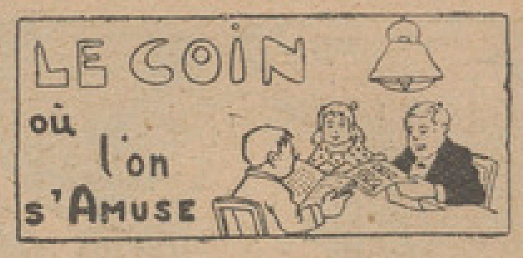
Un assistant se propose et, à la stupéfaction de tous, il fit même mieux que l'opérateur.

Le docteur lui serre les mains.

— Si Pirogoff pouvait vous voir, quelle joie! Vous avez opéré de meilleure façon que moi-même! Qui êtes-vous donc, monsieur?

— Je suis Pirogoff.

Aussitôt les applaudissements éclatèrent.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 20

ENIGME. — Tuyau.
CHARADE. — Capitaine.
CASSE-TÊTE. — Albert, Victor.
LOGOGRIPHE. — But, bute, butin.
MOTS CARRÉS.

A N E L
N O T A
E T U I
L A I T

1er CALEMBOUR. — Le lait.

2e CALEMBOUR. — Par l'invention d'une brosse bien connue : la brosse à dents. (Adam).

RÉBUS. — Châlons-sur-Marne, Clermont-Ferrand, Mont-de-Marsan.

Enigme.

On me prononce souvent à la messe,
A l'évêque, je sers de vêtement.
J'habille la drôlesse et la duchesse.
Je suis le jeu favori d'grand'-maman.

Charade.

Mon premier est criard.
Avec mon second on fait des cannes.
Mon tout est délicieux aux petits pois.

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms.

a c e d e e i i i l n o r t v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je bavarde sans cesse.
Ajoutez-m'en deux : je donne des secousses.
Ajoutez-m'en trois : je suis un succulent plat oriental.

Mots carrés.

1. Ville d'Italie sur le Sauterno.
2. Ensemble des facultés intellectuelles.
3. Ville de Bolivie.
4. Ne fait que sortir de l'œuf.
5. Un purgatif.

Calembours.

— Pour récolter un vin délicieux, quel terrain doit-on choisir?

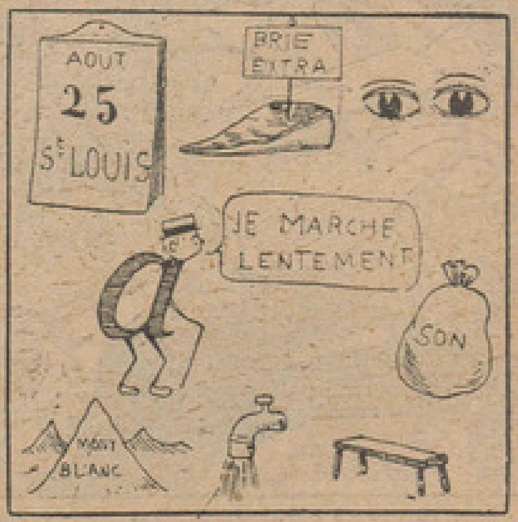
Pensée profonde.

— Une question très difficile n'est jamais embarrassante... c'est la réponse.

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

Trouver le nom de trois chefs-lieux de département.

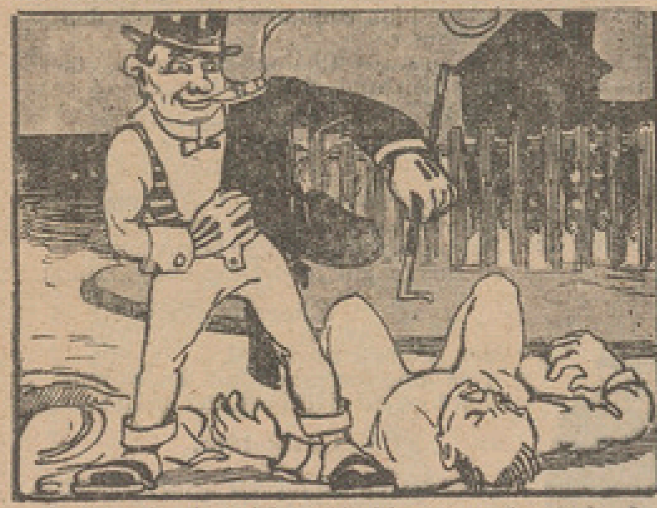


(Solution dans le prochain numéro.)

ERREUR N'EST PAS COMPTE...



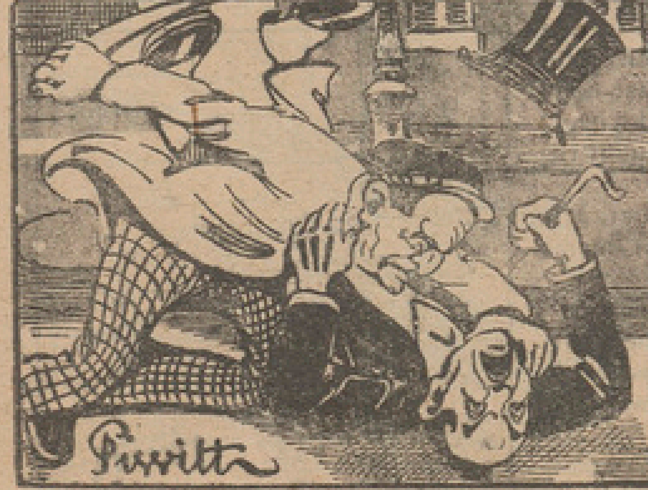
Il n'y a pas de sots métiers. Bibi la Puce a la spécialité de détrousser les bourgeois attardés, un soir de clair de lune. Il les assomme gentiment et les étale par terre avec une maestria étonnante, leur faisant comprendre par là qu'il est l'heure de se coucher, fût-ce même sur le pavé.



Ce soir-là il a été particulièrement chançard. La victime (la douzième) gît lamentablement, Bibi en deux temps le dépouille de ses vêtements, lui défait lui-même ses vieilles hardes qu'il remplace par la jaquette, le pantalon « dernier cri ».



Coiffé d'un vingt-neuf reflets et fumant un « bock » exquis, il croise des agents qui accourent au secours de l'autre dont ils ont perçu les cris. « Laissez, leur dit Bibi. C't'apache-là y m'a z'attaqué, mais moi qu'est-z-a la r'dressé, j'y ai collé un « transparent » sur la margoulette, et voilà! » Les braves sergots de s'écarter, admirant respectueusement le mâle courage et le langage choisi de leur interlocuteur.

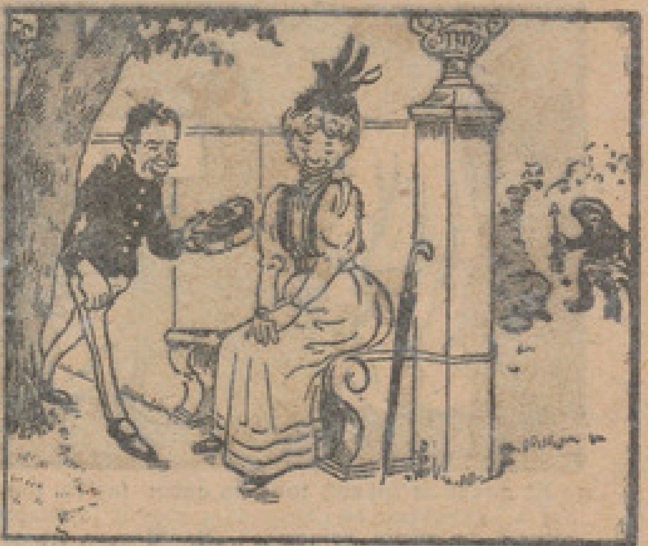


Bibi se rend à Saint-Ouen pour épater les camarades ; mais voilà-t-il pas qu'au détour d'une rue il se fait bêtement suriner à son tour par « un collègue » qui ne l'a pas reconnu et l'a pris pour un bourgeois! Pour une fois les loups se mangent entre eux.

UN MARIAGE RATÉ



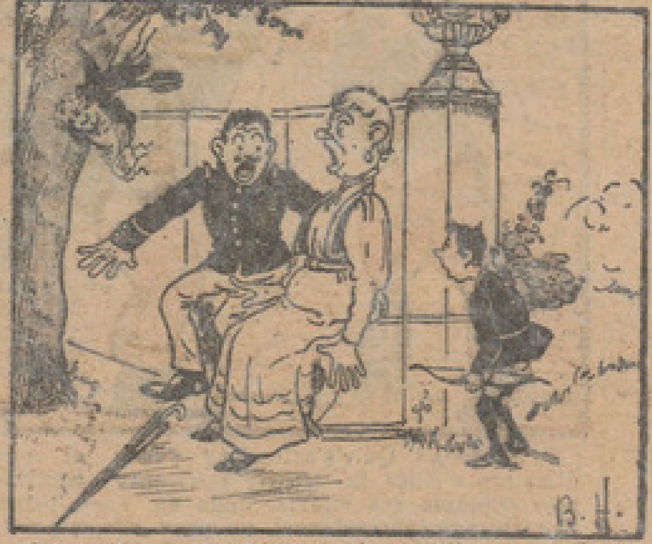
Mlle Elodie Rhubarbe avait fait depuis quelque temps la connaissance de l'adjudant Rupin, et l'attendait sur un banc du jardin public, dans le but de fixer la date de leur mariage.



Elle avait fait une mirifique toilette, cette chère Elodie, et brûlait d'impatience de la montrer à l'élu de son cœur, qui arriva enfin.

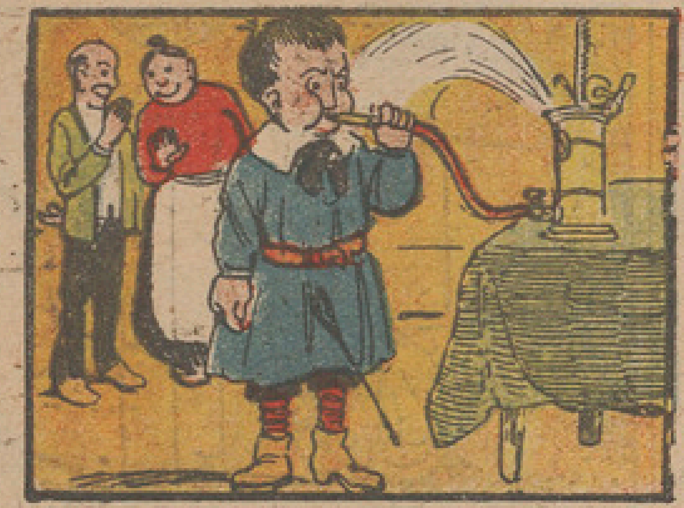


Et ce furent mille projets charmants suivis de mille compliments sur la toilette de Mlle Rhubarbe. « Et ce chapeau, comme il est joli, surmonté de cet oiseau charmeur! et comme sa couleur s'harmonise bien à la blondeur d'épis de vos cheveux... »

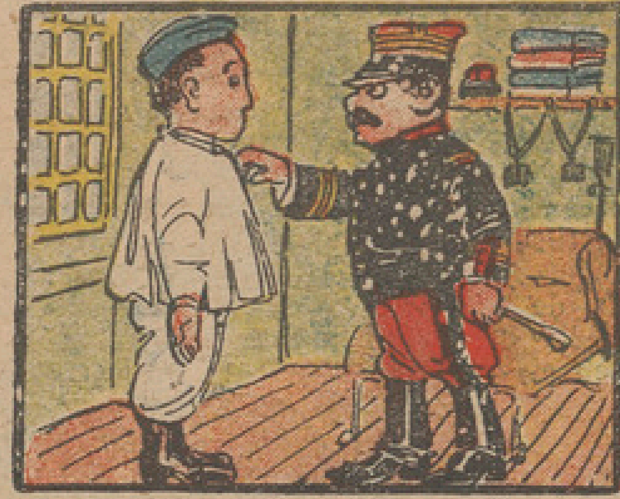


Horreur!! Le compliment s'arrêta là, car la flèche malencontreuse d'un gosse sans pitié, démontra au brave adjudant qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences; il court encore.

SOUFFLER N'EST PAS JOUER



Ce que c'est tout de même que la vocation : Soufflamor n'avait pas cinq ans qu'il montrait déjà de sérieuses dispositions pour la musique Tout lui était bon pour exercer la puissance de ses poumons. Ses parents, ravis, le voyaient déjà à son pupitre, soliste à l'Opéra !



Sitôt qu'il fut soldat, son premier soin fut de demander à son capitaine à suivre l'école des clairons. Il ne pouvait pas mieux tomber : justement la compagnie en manquait. Le capitaine s'empressa de lui donner satisfaction.



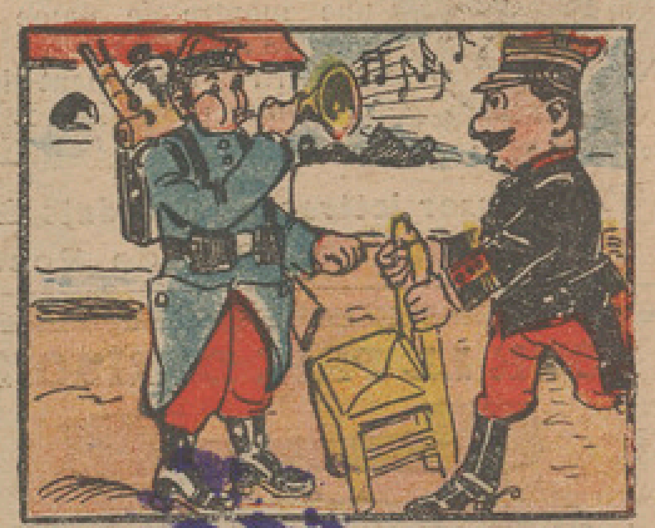
Et le lendemain même, Soufflamor prenait sa première leçon. Le cabot lui inculqua la théorie et lui dévoila les mystères du Ta-ga-ha ! Le bleu était tout oreilles, il n'en perdait pas une bouchée.



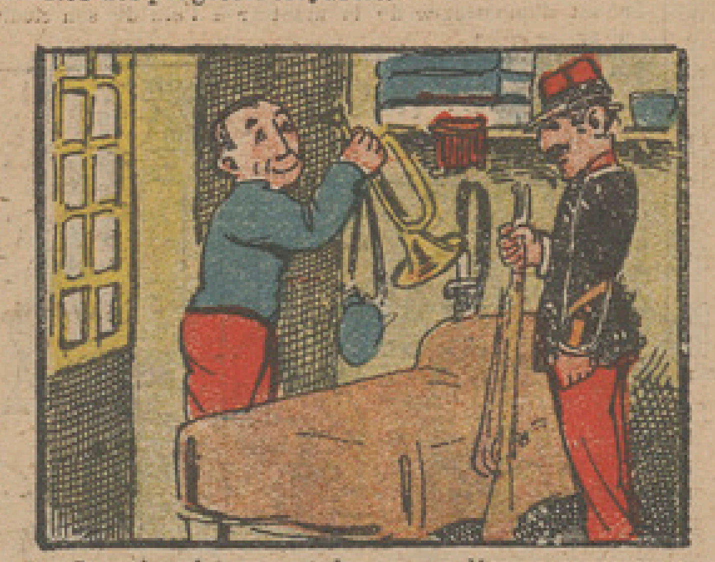
Et quand ce fut son tour, le cabot faillit tomber à la renverse en l'entendant sonner la charge comme un vieux brisquard. Soufflamor fit dès lors des progrès incroyables.



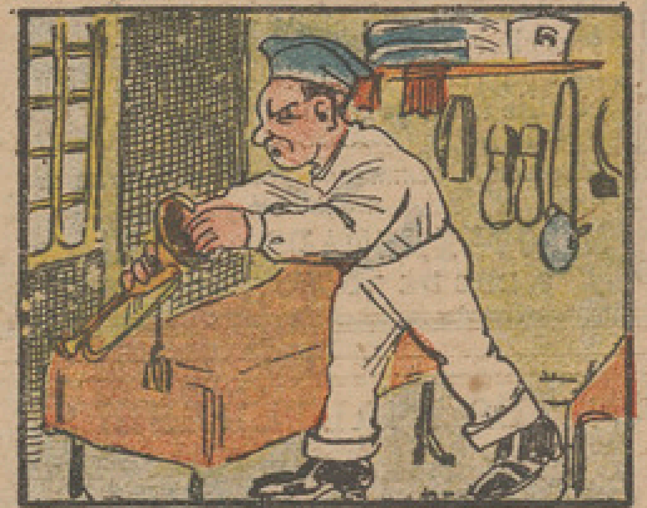
Il devint un tel virtuose qu'il charmait les animaux avec son clairon. Il trouvait même le moyen de faire cakewalker le plus farouche des adjudants de semaine, rien qu'en appelant « au sergent-major ».



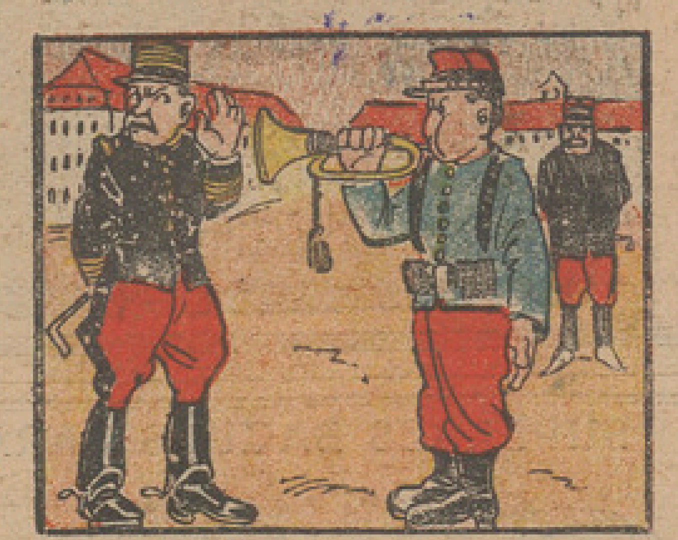
Il ne se p[illegible]t [illegible] sonner l'extinction des feux et le r[illegible] en [illegible]taisie, cela avec une telle maîtrise, que son capiston, au lieu de le fourrer dedans, lui apportait au besoin de quoi s'asseoir.



Le colonel passant les nouvelles recrues en revue, on décida de lui présenter Soufflamor en grand apparat. Le clairon fut passé à un astiquage de guerre.



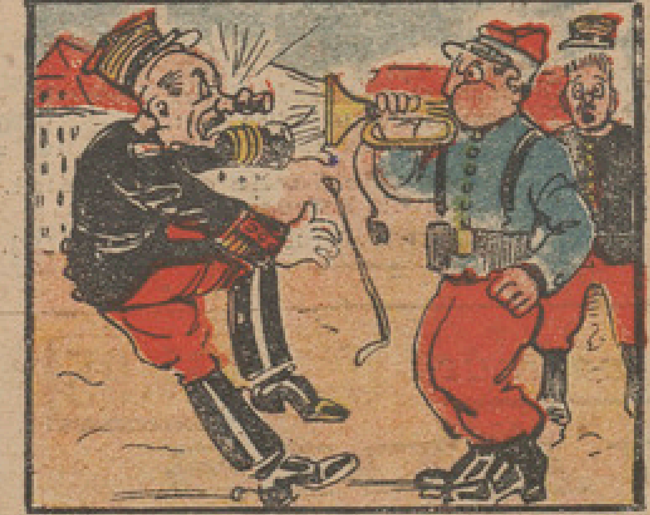
Mais Soufflamor avait un rival en la personne de Fifrelin, qui, subrepticement, enfonça de toutes ses forces un énorme bouchon dans le cornet du clairon



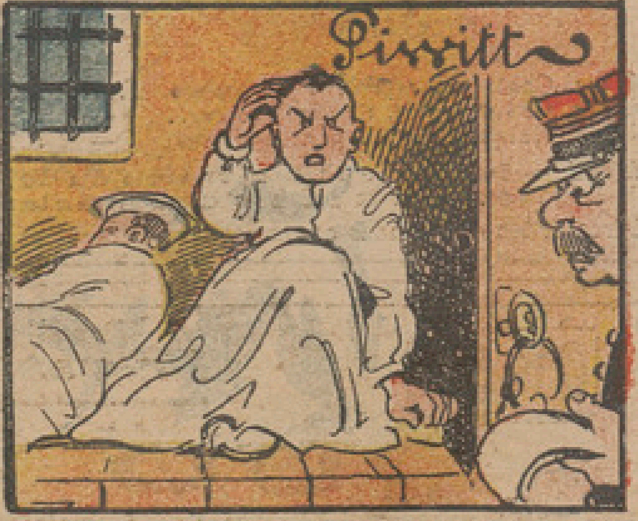
Quand il fut devant le colonel : « Voyons, mon ami, sonnez-moi le réveil en campagne ? » Crânement, Soufflamor emboucha son instrument. Mais c'est en vain que ses joues se gonflèrent, pas le moindre son !



« Eh bien? Qu'v's'attendez? j'vous ai pas d'mandé d'jouer la *Muette* pourtant? Soufflamor redoubla ses efforts, mais en pure perte. Ses traits se contractèrent, ses yeux s'injectèrent, le clairon resta muet!



Encore un effort!... Une détonation presque, et le bouchon violemment chassé par l'air comprimé d'aplatir le nez du colonel, qui culbuta, croyant sa dernière heure arrivée. Pour ses débuts. Soufflamor n'eut pas de chance...



...car il moisit maintenant dans un humide cachot, avec un sale motif : « Soufflamor, fantassin de deuxième classe : Attentat envers un supérieur. N'a pas craint de transformer en arme à feu le pavillon d'un inoffensif instrument. »

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le gérant : CONSTANT LEBLANC.